B-61 N.D

Louis Raphaël GIARD
20, rue des Augustins,
Bordeaux

à utiliser : on a ~~ab~~ la permission de l'auteur

LE PÈLERINAGE

de

N.-D. de Chartres

BORDEAUX
IMPRIMERIE A. ARNAUD
34, Rue Sainte-Colombe, 34

1910

6

1870 SP

NOTRE-DAME DE SOUS-TERRE

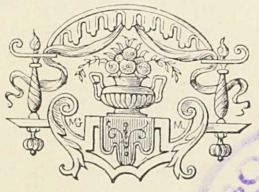
(Cliché communiqué par M. l'abbé A. Clerval).

Louis Raphaël GIARD

LE PÈLERINAGE

de

N.-D. de Chartres



BONNE PRESSE
A. R. T.
BIBLIOTHÈQUE

BORDEAUX
IMPRIMERIE A. ARNAUD
34, Rue Sainte-Colombe, 34

1910

PRÉFACE

Des sectaires haineux ont la prétention de rayer de notre Histoire Nationale tout son glorieux passé, et ne pouvant y parvenir, cherchent tous les moyens de le ridiculiser, l'amoindrir ou le dénaturer, au nom de la critique historique.

Pour eux toute notre histoire doit dater de cette époque tourmentée et sanglante, de cette convulsion maçonnique que fut la Révolution.

Heureusement cette conjuration de l'impiété, du rationalisme, du silence et de l'erreur n'a pas encore atteint le but qu'elle se propose, mais nous savons que pour avoir échoué elle n'a pas désarmé. Ah! si nos ennemis pouvaient anéantir ce passé, détruire tous les vestiges, toutes les traces, toutes les preuves d'une foi qu'ils n'ont plus, ils n'y failliraient point. Ne les avons-nous pas vus dernièrement dynamiter des clochers au lieu de les réparer et de les consolider?

La haine a étouffé dans le cœur de ces misérables tous sentiments chrétiens; aussi, les voit-on avec une superbe vraiment puérile, affecter d'ignorer les événements, même les plus authentiques, ou les discuter avec la volonté énergiquement arrêtée d'en nier le caractère surnaturel : leurs idées préconçues se dressant comme un mur infrangible entre leur esprit et la vérité.

Dans ces conditions, comment comprendraient-ils ce passé qui ne devient intelligible que lorsqu'on entend en soi la voix des aïeux, de ces « hommes dont les énergies » s'additionnent dans notre énergie...

» Il faut se dire que les convictions sur les choses de » l'autre vie ont été pour ces innombrables ancêtres, non

» point des objets de dilettantisme et de littérature, mais » des réalités d'après lesquelles ils luttaient et mouraient, » qui se mêlaient pour eux à tous les actes de la vie, à » la naissance et au mariage, à la guerre et aux funé- » railles. » (1)

Ayant eu le bonheur de vivre à l'ombre de la cathédrale de Chartres, nous avons comme tant d'autres admiré et aimé le pieux et magnifique monument. Imprégnées de traditionnalisme, nos âmes ont tressailli de joie et de fierté devant ce chef-d'œuvre, legs des aïeux à la foi robuste. Puis nous avons lu l'histoire de l'incomparable basilique sous ses multiples aspects : artistique, architectural, archéologique, hagiographique, iconographique, symbolique, et notre enchantement s'en est accru.

Cédant aux sollicitations d'un ami nous avons refait cette histoire sous une forme et sur un plan nouveau. Nous avons recueilli et coordonné les faits les plus saillants dans une œuvre de modeste compilation : c'est là le travail que nous présentons, récit des protections divines dont a bénéficié notre pays, résumé des hymnes de reconnaissance de la vieille terre gallo-franque à la Reine des cieux.

C'était pour nous une obligation de nous ouvrir de notre projet à M. l'Abbé A. Clerval, supérieur de la Maison des Clercs, qui a parmi ses multiples attributions et devoirs, les prérogatives d'être l'historiographe de N.-D. de Chartres.

Nous lui avons communiqué notre manuscrit et dans sa grande bienveillance il a daigné encourager nos efforts. Nous lui sommes trop redevables pour ne pas lui adresser nos vifs remerciements. Qu'il veuille bien accepter l'expression de notre gratitude, car nous ne saurions oublier que c'est à cette occasion que nous devons l'amitié et les bonnes relations que nous avons avec un des professeurs des plus aimables et des plus savants de l'Institut Catholique de Paris.

Bien des faits miraculeux dont le récit va suivre appartiennent à notre histoire et en constituent à coup sûr les

(1) P. Bourget, *Essais de Psychologie contemporaine.*

chapitres les plus intéressants et les plus touchants. Combien d'autres aussi probants ignorons-nous encore, qui ont eu d'autres sanctuaires pour témoins !

A voir la continuité de la protection divine envers notre pays — nouveau peuple choisi — on reste confondu de l'inépuisable miséricorde du « Dieu de Clotilde », qui toujours mieux que nous respecta le pacte de Tolbiac, solennellement scellé dans la cathédrale de Reims.

Nous osons espérer qu'une plume autorisée écrira quelque jour cette *Histoire miraculeuse de la France*, qui sera, en même temps qu'une consolation accordée aux âmes pieuses, un éclatant témoignage rendu à la vérité.

Louis Raphaël Giard.

ŒUVRE DES CLERCS
DE
N.-D. DE CHARTRES

CHARTRES, le 18 Mars 1910.

MONSIEUR,

Je n'ai point eu à regretter la promesse que je vous avais faite, car j'ai lu avec intérêt et édification la petite histoire du Pèlerinage de N.-D. de Chartres, *que dans vos loisirs vous avez composée avec science et amour.*

Vous vous êtes souvenu de ce chevalier d'Aquitaine, porteur de la sainte chemisette et invulnérable à ses ennemis, et vous avez payé à Notre-Dame la dette de votre compatriote.

Vous pouvez très bien continuer la publication de votre travail : il ne peut que faire honneur à Notre-Dame et à son auteur : car personne, surtout la sainte Eglise, n'y peut rien trouver à reprendre, au contraire.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués.

A. CLERVAL.

Archevêché
de Bordeaux

✠

Bordeaux, *le 21 Octobre 1910.*

Monsieur et cher Diocésain,

Vous me demandez mon sentiment sur votre PÈLERINAGE A N.-D. DE CHARTRES. *Je puis vous dire que tout me plaît dans cette pieuse et savante étude que vous consacrez au sanctuaire le plus ancien de la Très Sainte-Vierge. Chartres partage, en effet, avec le Mont Carmel, l'insigne privilège d'avoir honoré la Vierge Mère d'un culte prophétique de longs siècles, peut-être, avant sa naissance.*

Votre travail que vous appelez « une modeste compilation » joint au mérite d'un style chaleureux et parfois entraînant, l'originalité d'une verve très personnelle. On assiste, en vous lisant, au spectacle d'une construction gigantesque à laquelle la Beauce tout entière prend une part active, j'allais dire saintement fiévreuse; vous nous faites apparaître à côté des travailleurs à gage, la grande armée des « libres maçons logeurs du bon Dieu et de Notre-Dame » : vous évoquez une longue théorie de rois-pèlerins, et nous entendons saint Bernard qui s'efforce de relever les courages abattus par les insuccès de la seconde Croisade.

Fidèle à son titre, votre brochure se renferme dans l'historique du pèlerinage. L'archéologie du

monument, qui, dévasté plusieurs fois par les flammes, du IXe *au* XIIe *siècle, n'a cessé de renaître de ses cendres plus grandiose et plus svelte, n'a pu réussir à vous tenter. Il est vrai que Chartres est un monde architectural, et nos meilleurs archéologues ont dû se contenter d'étudier à fond quelques détails de cet incomparable ensemble. Ne pourriez-vous pas, à votre tour, dégager des travaux de ces maîtres, les éléments d'un* Guide *pratique et substantiel à l'usage des pèlerins de Notre-Dame de Chartres ? Ce petit* Guide, *surtout si vous lui donniez un format portatif, doublerait, à mon avis, l'intérêt et l'utilité du travail que vous livrez au public et dont je vous félicite.*

Veuillez agréer, Monsieur et cher Diocésain, l'assurance de mes sentiments respectueux et paternels.

† Paulin, Cardinal Andrieu,

Archevêque de Bordeaux.

AVIS

Conformément aux décrets d'Urbain VIII, nous déclarons nous soumettre entièrement au jugement de la Sainte Eglise, et ne vouloir en rien prévenir ses décisions, lorsque nous racontons des faits extraordinaires sur lesquels elle ne s'est pas prononcée.

A notre Père, à notre Mère,
qui nous ont appris à connaître,
à aimer et à servir Dieu.

Le Pèlerinage de N.-D. de Chartres

On rencontre parfois certains monuments dont l'harmonie incomparable des lignes, la beauté architecturale, les nombreux souvenirs qu'ils évoquent, les événements merveilleux ou terribles dont ils furent les témoins ou le théâtre, inspirent l'âme, parlent au cœur, vous conquièrent tout entier : la cathédrale de Chartres est un de ceux-là. Mais de quelle émotion n'est-on pas saisi quand on sait qu'elle sert de châsse aux images miraculeuses des « deux Madones noires », au Saint Voile, et que « l'Orante Mère y réside jours et nuits » (1).

A son ombre, règne un calme, un recueillement que les édifices religieux possèdent seuls, sorte de reflet du vrai et durable bonheur procuré par la quiétude morale, la tranquillité de la conscience. Sans effort, la pensée s'élève vers les choses éternelles, et l'on comprend la question des impavides et rudes guerriers de Clovis assistant au Baptême de leur roi : « N'est-ce pas là le parvis du ciel ? »

Les hautes voûtes silencieuses de la majestueuse cathédrale, l'« obscure clarté » qui tombe des plus belles verrières qui soient, révèlent la grandeur et la majesté du sanctuaire privilégié, où la grâce vous attend à chaque pilier, où la foi veille de toute part dans l'immense nef auréolée d'espérance, où la charité a sa plus sublime histoire sculptée autour du chœur. Le mysticisme vous guette derrière chaque ogive et s'attache à vous avec cette force et cette douceur que devaient avoir le regard de Jésus et le sourire de Marie.

Ah ! qu'elle est vraie la parole de Bonaparte : « Un athée ne peut être à l'aise ici ! » En effet, ici, il faut croire non pas à cause d'une irréfutable déduction philosophique, mais à cause d'une émotion du cœur, qui a ses raisons mystérieuses qui échappent à la froide raison.

Nous n'avons pas l'intention de décrire les beautés et les richesses architectoniques de ce merveilleux monument de la foi française du Moyen-Age ; ce serait d'ailleurs refaire le travail d'archéologues éminents, infiniment mieux documentés que nous.

(1) J.-K. Huysmans, *La Cathédrale*.

Nous n'écrivons pas non plus pour la polémique des chercheurs ou la discussion des érudits, bien que nous garantissions l'exactitude rigoureuse de tous les faits relatés dans le présent récit. Plus modestes, nous désirons simplement faire connaître, de façon succincte, l'histoire, sur notre terre gallo-franque, du plus ancien pèlerinage à « la très benoîte et très saincte Mère de Dieu ». Puisse ce rapide exposé faire aimer ce sanctuaire antique et vénéré et, par suite, faire naître le désir de venir s'y agenouiller, honorer N.-D. de Sous-Terre, prier la Vierge-du-Pilier, et baiser respectueusement la Sainte-Tunique, l'insigne relique que constitue le saint vêtement de la Vierge Marie, *Notre-Dame*, comme disaient nos aïeux aux âmes croyantes et poétiques.

* * *

Plus d'un siècle avant la naissance de Jésus-Christ, les puissants Carnutes, qui résistèrent victorieusement à l'invasion de leurs frères Celtes les Belges, constituaient le « vrai Milieu » (1) de la Gaule.

Au fond de la grotte qu'entourait le bocage sacré qui s'élevait aux portes même de Chartres (Autricum), les druides avaient érigé un autel et placé une statue mystérieuse avec cette inscription qui n'avait, semblait-il, aucun sens compréhensible : *Virgini Parituræ*, à la Vierge qui doit enfanter.

Venus d'Asie, berceau du monde, les Gaulois avaient-ils eu connaissance de la prophétie d'Isaïe au sujet de l'Incarnation du Verbe ? Dieu avait-il révélé à quelques-uns d'entre eux le sublime privilège de la virginale maternité de Marie, ainsi que cela eut lieu pour d'autres vertueux païens ? D'où leur venait cette croyance pleine de sentiments si doux et si chastes, si peu en rapport avec les sacrifices sanglants de leurs cérémonies religieuses ? On ne sait, et cela restera longtemps encore un problème sans solution.

Cependant le culte de la vierge druidique est absolument incontestable. C'est une tradition de vingt siècles, autorisée par la liturgie, confirmée par les plus anciens documents auxquels on puisse se référer : « En feuilletant les histoires et escripts de nos pères, ainsi que nos » vieux volumes et antiques chartes, on trouve que l'église chartraine a » été fondée en l'honneur de la *Vierge qui doit enfanter*, longtemps » avant la naissance de cette bienheureuse Vierge. Elle a été fondée » par ceux qui sont appelés druides, nom célèbre dans l'histoire.

(1) César, *De Bello Gallico*, liv. VI, chap. IV.

» Instruits par une inspiration divine et par les oracles des prophéties, » ils firent sculpter l'image d'une Vierge portant son fils en son giron, » et ils la placèrent dans un lieu secret, parmi les idoles, afin de » l'aourer (honorer) » (1).

Disons donc avec un savant aussi pieux que distingué : « Nous » devons être fiers que ce soit sur le sol de notre patrie qu'ait été élevé » le plus ancien monument destiné à glorifier la Mère de Dieu... Il y a » bien des lieux consacrés à la Vierge Marie, bien des lieux où elle » opère chaque jour des miracles ; mais la statue druidique de Chartres » rappelle la plus ancienne manifestation de la terre pour honorer la » Reine des cieux » (2).

Un inventaire dressé en 1682 donne cette description de la statue : « Elle est assise, vêtue d'une robe qui lui descend jusqu'aux talons ; » par dessus elle a un manteau en forme de chasuble antique qui se » retrousse sur les bras. Elle a sur la tête un voile qui ne couvre pas le » visage, tombe le long du cou et va se perdre derrière les épaules. Elle » a par dessus une couronne bordée de feuilles de chêne en manière » de fleurons. L'enfant qu'elle tient sur elle a la tête nue et les pieds » aussi. Il n'a qu'une simple tunique dont il est revêtu. Il tient une » boule dans sa main gauche et donne sa bénédiction de la droite. Ses » yeux sont ouverts au lieu que ceux de sa mère sont fermés, ce qui » n'a pas été fait sans dessein ; car les anciens philosophes n'ont repré- » senté cette mère vierge les yeux fermés que pour marquer que Celle » qu'ils honoraient sous cette figure n'était pas encore au monde, tandis » qu'ils ont ouvert les yeux de son enfant pour faire connaître qu'ils le » croyaient existant avant tous les siècles et de toute éternité... On y » remarque une majesté qui imprime le respect et la vénération à tout » le monde. » La statue est en bois de poirier qui symbolise la fécon- dité. A cette époque elle était tout usée du frottement des chapelets.

L'autel, la statue, le culte mystérieux de la Vierge restèrent proba- blement cachés pendant la conquête romaine. Les soldats de César, en quartiers d'hiver chez les Carnutes, et les légionnaires de Plancus ne firent sans doute que peu attention au petit bois qui couronnait la hauteur escarpée où se trouvait la grotte sacrée.

Vers l'an 67 de notre ère, peu de temps après le double martyre de saint Pierre et de saint Paul, quelques disciples de saint Savinien, un des soixante-douze : saint Potentien, saint Altin, saint Eodald et

(1) *Vieille Chronique. — Cartulaire de N.-D. de Chartres.*
(2) Bulteau, *Monographie de la Cathédrale de Chartres.*

saint Sérotin, arrivèrent à Chartres venant de Sens (1), parce que c'était dans la capitale même de la religion druidique qu'ils voulaient attaquer l'erreur et enseigner la vérité.

De même que Paul de Tarse prêcha devant l'Aréopage athénien ce « Dieu inconnu » dont le frontispice du temple portait la dédicace, de même ils parlèrent de Celle dont la statue n'était qu'une représentation bien indigne.

« Comme la parole des missionnaires était soutenue par leurs » miracles et la sainteté de leur vie, une partie du peuple se convertit, » abandonna la perfidie des idoles et reçut le baptême de la pénitence » en rémission des péchés. Cependant les hommes de Dieu, ayant vu la » multitude des fidèles, se hâtèrent de consacrer au pied des murs de » la ville une église en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie » (2).

Saint Aventin fut établi évêque de la nouvelle église épiscopale.

Les conversions continuaient : chez les pauvres, parce que le Dieu dont on leur parlait était un Dieu de paix, de patience et de résignation ; chez les riches, parce que le Dieu dont on enseignait la doctrine était un Dieu de pardon, de miséricorde et d'amour ; chez tous ces fiers vaincus enfin en qui vivait le souvenir poignant d'Alésia, à qui était promise la patrie éternelle qu'aucun vainqueur ne peut ravir.

Les catéchumènes se pressaient en foule. Parmi eux, nous relevons le nom de sainte Soline, une compatriote, qui, la première, fit le pèlerinage de N.-D. de Chartres, attirée par le miracle et par la grâce de la Vierge, qui lui réservait le martyre à l'ombre de son sanctuaire.

Afin de rendre plus faciles les opérations diverses du sacrement de Baptême, qui constituait presque un bain dans la primitive Eglise, les premiers convertis avaient creusé un puits non loin de l'autel.

Les reliques n'allaient pas manquer au nouveau sanctuaire. Il fallait que le sang des élus coulât en abondance pour mériter la rédemption de la terre gauloise.

Cyrin ou Quirin « gouverneur de la ville pour Néron, ayant appris » ces nombreuses conversions entra dans une étrange colère Il fit » amener en sa présence les saints missionnaires : Pourquoi, leur dit-il, » avez-vous apporté ici l'ignominie d'une doctrine absurde ? Par quelle » témérité avez-vous porté vos pas jusqu'à nous ?

» Les courageux martyrs répondirent : Nous sommes venus en cette

(1) Il y avait deux voies romaines de Sens à Chartres, dont l'une passait par Orléans.

(2) *Actes de saint Savinien.* — Bibliothèque Nationale : *Chronique d'Auxerre* et *Miroir historial*, de Vincent de Beauvais.

NOTRE-DAME DU PILIER

(Cliché communiqué par M. l'abbé A. Clerval).

» ville pour travailler à votre salut. Abandonnez vos vaines et cruelles » idoles, vous arriverez à la connaissance de Jésus-Christ, le Fils béni » du Dieu Tout-Puissant.

» Ce divin Jésus, pour sauver les hommes, s'est laissé crucifier par » les Juifs; c'est en son nom que la gloire céleste est confiée aux » mortels et sans son Baptême nul ne peut être sauvé. »

Combien de fois semblable attitude sera constatée au cours des siècles chez de pareils accusés, docteurs de la doctrine divine, qui continueront leur enseignement jusque devant les juges où ils seront traînés!

Quirinus les fit fouetter avec cruauté et jeter en prison; puis, excité par les prêtres des idoles, qui sentaient la fin de leur domination et pressentaient leur ruine, il fit cerner la petite église pendant l'office et fit égorger tous les fidèles qui s'y trouvaient. Au nombre des jeunes filles dont la candeur, la jeunesse, la beauté, auraient dû arrêter le bras sacrilège et inspirer la pitié, se trouvaient Soline et Modeste, celle-ci propre fille du gouverneur.

Pour s'épargner la peine et le travail résultant d'inhumations aussi nombreuses, les soldats romains ou plutôt les bourreaux, jetèrent pêle-mêle les corps pantelants et encore chauds dans le puits même qui servait au Baptême, et que de ce jour on appela *Puits des saints Forts*. En même temps l'église fut détruite.

Quant à Quirinus, qui s'était fait, à son insu sans doute, le tortionnaire de son enfant, il devint un objet de dégoût général, et mourut frappé par la justice du Ciel : « Il est privé de la vie et conduit au supplice éternel du séjour de la mort, » dit la vieille chronique qui reste muette cependant sur la manière et les circonstances qui ont amené cette fin.

Tout aurait été fini après un exemple aussi barbare, si Dieu, qui mène les événements au milieu desquels l'homme s'agite, n'avait manifesté sa Providence : ce qui devait anéantir le nouveau culte se changea en une protection salutaire et efficace.

En effet, afin de rendre le *Puits des saints Forts* à sa première destination, il fallut en extraire les ossements, qui furent inhumés tout auprès dans le *martyrium*. De ce fait l'endroit devenait lieu de sépulture et les lois de l'empire le reconnaissant comme religieux, permettaient d'y élever un oratoire et le déclaraient sacré.

C'est ainsi que l'acte cruel et féroce d'un tyran mit humainement cette terre abreuvée du sang des confesseurs sous la sauvegarde même de la loi romaine.

Cela dura ainsi à travers les terribles et angoissantes vicissitudes

des persécutions, jusque vers 313, où l'Edit de Milan, qui suivit la victoire de Constantin sur Maxence, donna la liberté à l'Église. La chrétienne population de Chartres se hâta de relever ses autels et d'élever une deuxième basilique. Le nouvel édifice s'éleva au-dessus du champ sacré, ce qui était conforme aux ordres du pape saint Félix (269-274), qui ordonnait de célébrer la messe sur le tombeau des martyrs. Les tourmentes, malheureusement si répétées, qui désolèrent les édifices religieux sous la dynastie encore si rude des Mérovingiens, épargnèrent cependant l'œuvre de l'évêque Castor.

Les luttes opiniâtres que les ducs d'Aquitaine, successeurs de Eudes, firent aux premiers carolingiens, devaient avoir leurs terribles conséquences jusqu'à Chartres. C'est ainsi qu'en 753, Hunald, révolté contre Pépin et Carloman, fils et successeurs de Karl le Martel, s'empare de la ville et la livre aux flammes « sans épargner la cathédrale dédiée à la Mère de Dieu » (1).

Il conçut bientôt tant d'horreur de son crime qu'il renonça au monde, laissa ses Etats à son fils Waïfre, et se fit moine dans un monastère de l'île de Rhé.

A ces époques, et longtemps encore, le feu sera le dernier mot de la guerre, la fin, le résultat presque obligé de toute lutte.

Rien n'est terminé où il n'a pas passé, et les incendies seront le fléau le plus redouté des églises comme des faibles, des petits, des humbles qui toujours ont cherché d'instinct un asile auprès d'elles.

Pépin le Bref fit de riches présents à l'évêque Godessald pour la reconstruction du saint édifice.

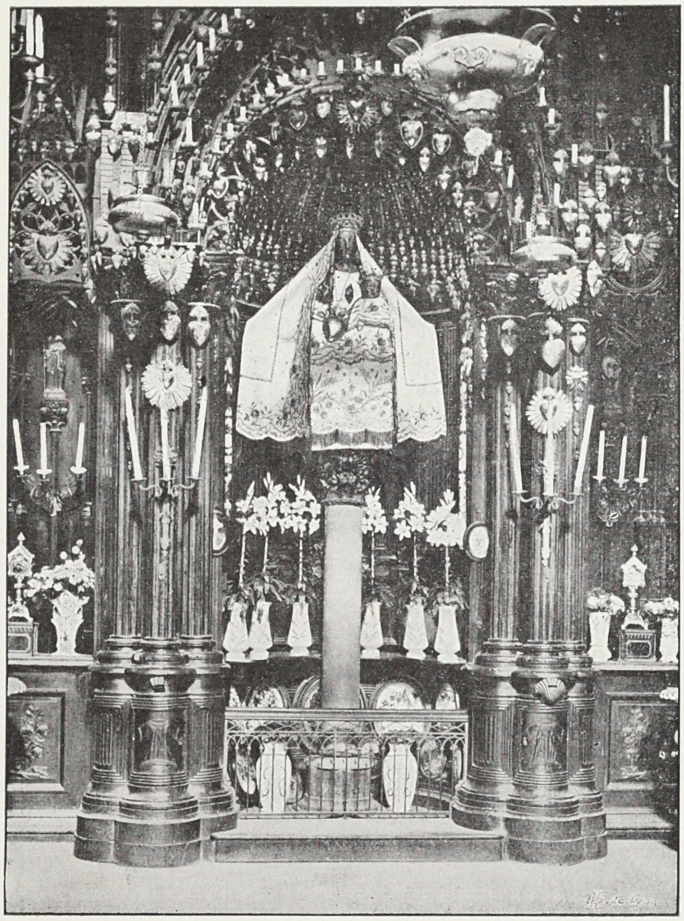
Les fils de Louis le Débonnaire se partagèrent l'empire paternel sous la garantie de N.-D. de Chartres. Charles, qui eut la France, était un fervent de ce pèlerinage.

Quelques années après, en 849, la basilique fut le théâtre d'un grand événement politique. Charles, fils de Pépin, roi d'Aquitaine, ayant été fait prisonnier dans le royaume de son oncle, Charles le Chauve, fut conduit aux États, qui se tenaient à Chartres, et là, du haut de l'ambon, déclara publiquement qu'il abdiquait son titre, qu'il renonçait librement au siècle, et qu'il mettait son nouvel état ecclésiastique sous la tutelle de Notre-Dame (2).

Les richesses célèbres que contenait la cathédrale devaient exciter

(1) Annales de Metz. — Rohrbacher: Histoire de l'Eglise. — Bousquet: Histoire de France.

(2) Cartulaire de Saint-Bertin.



CHAPELLE DE N.-D. DU PILIER

(Cliché communiqué par M. l'abbé A. Clerval).

la convoitise des pillards les plus rapaces dont l'histoire des invasions fasse mention : les Wikings ou Normands. En outre, la ville était une des plus « peuplées et des plus riches de la Neustrie » ; c'était donc une proie des plus enviables à tous égards.

Dieu permit qu'elle fût ruinée par le fer et par le feu. « Dans la nuit » du 11 au 12 juin 858, après un siège mis à l'improviste, les murs » sont renversés et les barbares pénètrent dans la ville ; ils passent sans » pitié au fil de l'épée tous les habitants qu'ils rencontrent. Ils forcent » les portes de l'église et ils égorgent comme des agneaux : l'évêque, » les chanoines, les religieux et la multitude des fidèles qui s'y étaient » réfugiés.

» Dans ce massacre furent tués : Frotbolde, évêque ; Etienne, prêtre ; » Tritulfe, prêtre et religieux ; Tetbert, prêtre ; Rainulf, prêtre ; Adal- » gaud, clerc ; Landramne, sous-diacre ; Adalbert, clerc ; Gausbert, » clerc, et une multitude de clercs et de fidèles de tout âge et de toute » condition. Priez le Seigneur pour eux » (1).

Le terrible roi de mer, Hastings, venait d'écrire une page de plus au martyrologe chartrain. Les fidèles de la vierge Marie y étaient inscrits en foule et leurs reliques allèrent voisiner près des saintes victimes qu'avait faites Quirinus. Le cimetière s'agrandissait des restes de tous ces vaillants admirables qui n'avaient pas craint d'affirmer leurs croyances au prix de leur sang.

Nous l'avons dit, Charles le Chauve était un fervent du pèlerinage ; il vint et put ainsi mesurer l'étendue du désastre.

Afin de consoler ses braves sujets, récompenser leur patriotique foi, et surtout pour reconnaître le culte de vénération et d'amour que tout son royaume rendait à la divine Mère, il fit hommage à la cathédrale de la relique insigne du vêtement même de la Vierge, tunique ou chemisette, connue sous le nom de *Sancta Camisia*.

Le roi de France tenait ce trésor inestimable de son aïeul Charlemagne, à qui l'empereur Constantin Porphyrogénète et l'impératrice Irène en avaient fait don.

Les luttes que les empereurs d'Occident et d'Orient eurent à soutenir contre les mêmes ennemis, lombards et arabes, avaient rapproché leurs intérêts et ils étaient devenus de fidèles alliés. Il nous est permis de croire que Marie voulait soustraire cette relique aux fureurs d'une cour iconoclaste, où vivaient encore les souvenirs du Caballin, du Copronyme, et en donner la garde au prince qui, depuis Constantin le Grand, savait le mieux tenir l'épée au service de la Croix.

(1) Cartulaire de Saint-Père, moine Paul.

La *Sancta Camisia* était enveloppée dans le superbe voile byzantin de l'impératrice elle-même, et Charlemagne fit exécuter par les meilleurs orfèvres une châsse bien digne de recevoir un si précieux dépôt.

La garde en fut d'abord dévolue à un couvent de moines d'Aix-la-Chapelle, jusqu'au jour où Charles le Chauve l'ayant eue en partage en fit hommage à la basilique de Chartres (876).

La France avait la garde définitive du saint Vêtement.

Ce fut un puissant motif de hâter la réédification de la quatrième église, œuvre à laquelle se consacrait avec une ardeur et un zèle admirables l'évêque Gislebert.

Les anciennes dimensions furent augmentées ; au-dessus du *Martyrium* ou *caveau de saint Lubin*, le chœur fut exhaussé ; le sous-sol fut constitué en souterrain où l'on pouvait se cacher et mettre à l'abri du pillage les objets précieux du culte.

Cette sage précaution devait être l'idée mère de la crypte, qui fait l'admiration de toutes les âmes religieuses éprises de recueillement et de solitude.

Un événement merveilleux survenu en 911 fit éclater à tous les yeux l'auguste valeur du Saint-Voile.

Rolf, ou Rou, ou Rollon (1) le plus habile des chefs normands, que nul n'avait pu arrêter, que nulle épée n'avait pu vaincre, vint éprouver la plus honteuse défaite devant la miraculeuse relique.

Les secours appelés par la ville assiégée : Ebles II, dit Mauzer, comte du Poitou et duc de Guyenne, Richard, duc de Bourgogne et Robert comte de Paris, tardaient à venir et les barbares multipliaient leurs attaques. « L'évêque Gantelme et Eudes, comte de Chartres, vont » succomber quand enfin arrivent les alliés, Richard de Bourgogne et » le comte de Paris, le samedi 20 juillet.

« Ceux-ci livrent aussitôt le combat, Rollon semble au premier » choc devoir être victorieux, mais l'évêque par une inspiration divine » et confiant dans la protection de Marie, fait arborer comme drapeau » le vêtement de la Vierge et, au plus fort du combat, se rend proces- » sionnellement revêtu des ornements sacrés et entouré de son clergé » sur les remparts et déploie ce labarum de victoire ; puis, faisant » ouvrir la Porte-Neuve, il attaque avec les chartrains l'armée des » sauvages païens. Ceux-ci, *surpris par ce spectacle inattendu*, ne peuvent » résister aux coups des assiégés et de leurs auxiliaires, qui avaient

(1) L'orthographe de ce nom dans l'ancienne langue scandinave est *Gangu-Rolfr*, c'est-à-dire Rolf le marcheur (Hist. de la Conquête d'Angleterre. — Aug. Thierry).

» repris confiance. Les barbares furent fauchés comme l'herbe des » champs et on fit un si grand carnage que plus de 6.800 morts restè- » rent sur le champ de bataille, sans compter ceux qui furent noyés » dans l'Eure, en tel nombre que les eaux refluèrent sur les rives » (1).

Les soldats de Rollon échappés au massacre se réfugient dans les bois, y établissent un camp retranché, attendant le moment propice de regagner leurs barques.

Sur ces entrefaites, Ebles II, duc de Guyenne, arrivé trop tard malgré sa diligence, ne se console pas de n'avoir pu être exact au rendez-vous et se croit déshonoré de n'avoir pas combattu.

« Va donc, lui dit le chef des Francs, venger les nôtres. » Il veut prendre le camp des Normands, mais tous ses efforts sont vains malgré la bravoure et le courage qu'il déploie. Force lui est de remettre au lendemain une nouvelle attaque concertée avec Richard.

Dans la nuit, grâce à un stratagème dû à un Frison, les Danois s'échappent et rejoignent leurs barques.

L'intervention divine ne saurait être mise en doute, puisque malgré leurs pertes énormes les Normands résistèrent à tous les assauts des contingents d'Ebles qui n'avaient pas encore combattu.

De même qu'à Tolbiac la défaite se changea en victoire après l'invocation de Clovis « au Dieu de Clotilde », de même sous les murs de Chartres, dès que l'évêque eut déployé le Saint-Voile, les ennemis saisis de terreur panique lâchèrent pied de toute part : « Ce n'est pas le » Français qui te met en fuite, ni le Bourguignon qui te massacre, c'est » la sainte Tunique de la Vierge Mère de Dieu qui triomphe » (2).

Rollon n'avait pas été seulement vaincu militairement, la grâce avait touché son cœur ; il fut obligé de s'incliner devant une puissance supérieure à la force de son épée. Un an après les événements que nous venons de relater, le pillard incendiaire de chaumières et d'églises, le sanguinaire Rollon, instruit par Gui, archevêque de Rouen, recevait avec ses farouches guerriers le baptême et devenait vassal du roi de France (3).

Il conserva pour la Vierge un attachement bien compréhensible et combla la basilique de ses munificences : « Moi, Rollon, duc de Nor- » mandie, je donne aux frères de l'Eglise de N.-D. de Chartres, mon

(1) Saint Lazare de Lèves, par Métais. — Eudon de Saint-Quentin. — Wace, roman de Rou. — Chronique de Gerran, évêque d'Auxerre. — Le livre des miracles de N.-D., par Jehan Le Marchand. — A. Clerval, Chartres, sa cathédrale, ses monuments.

(2) Dudon de Saint-Quentin.

(3) Cartulaire de Saint-Père. — Charte de l'évêque Aganon.

» château de la Malmaison que j'ai acquis avec mon épée et qu'avec » mon épée je leur garantirai. Que ce couteau en soit témoin ! » et le parchemin porte suspendu à un lacet de soie le couteau en question, témoin de la donation et de la fierté du nouveau converti.

De nombreux seigneurs normands et français venaient en pèlerinage pour remercier la « benoîte Mère » des grâces, des protections qu'Elle leur dispensait avec tant de largesse. Presque tous, afin de la remercier de ses bienfaits, se défont, qui d'un bénéfice, qui d'une terre, pour subvenir aux dépenses du culte, à l'entretien des pèlerins pauvres, des malades, des blessés, des infirmes, de tous les déshérités de la vie, que l'on rencontre si nombreux aux pieds de la très douce et très puissante Auxiliatrice des chrétiens.

Parmi tant de dons, il faut retenir celui de Hugues le Grand, père de Hugues Capet, à cause de la dévotion qu'il exprime. On y voit la ferveur et l'ardente piété qu'avait à son berceau la dynastie des Capétiens, et l'on comprend alors les abondantes bénédictions et insignes faveurs que Dieu, dans sa miséricorde, devait départir sur elle, pourquoi elle fut grande et glorieuse, pourquoi elle a mérité d'être appelée la dynastie de la Trève de Dieu, de la Chevalerie et des Croisades.

Voici l'acte de donation de Hugues le Grand : « Nous concédons la » seigneurie d'Ingré, nous la donnons à l'Eglise de N.-D. de Chartres. » Nous lui en donnons le domaine et la propriété avec toutes les terres » cultivées et non cultivées, avec les vignes, les pâturages et les » prairies, avec les forêts et les serfs de l'un et l'autre sexe et avec » l'église qui est dédiée à saint Leu.

« Nous concédons ce domaine pour l'usage des frères de ladite » église de N.-D. de Chartres, afin qu'y trouvant les choses néces- » saires à la vie, ils puissent avec plus de liberté d'esprit accomplir le » service divin et les exercices spirituels et qu'ils répandent de plus » abondantes prières pour nous, pour notre épouse et pour toute notre » famille. Qu'ils adressent ces prières au Seigneur Jésus en vue des » mérites de sa Très Sainte Mère la Vierge Marie pour l'amour de » laquelle nous lui faisons ce faible don. »

Cette quatrième cathédrale ne devait guère dépasser un siècle d'existence.

Le premier comte héréditaire de Chartres, Thibault le Tricheur, après une vie turbulente, inquiète, agitée, toujours en guerre avec quelque prince, se fit battre de telle sorte en 962 « qu'on n'en-

» tendit plus un chien aboyer dans toute l'étendue de son comté. » Richard de Normandie mit le siège devant Chartres, emporta la » ville et l'incendia, tandis que Thibault ravageait les terres de son » ennemi » (1).

« Richard, dit Souchet, s'estant présenté devant Chartres, la ville fut » prinse, saccagée et arse (incendiée) avec la grande église... L'évêque » Harduin quicta la terre pour aller au ciel le jour des ides d'août » qui est huit jours après l'embrasement de l'église de la ville, en » l'an 962. » Ce désastre ne fut sans doute pas étranger à la mort prématurée du saint homme.

Wulphard, successeur de Harduin, se hâta de reconstruire le monument, il exhaussa le martyrium et agrandit la crypte.

Ce qui frappe le plus dans l'histoire du Moyen Age, c'est la rapidité avec laquelle les villes se réédifient lorsqu'un malheur de ce genre s'est abattu sur elles. Il est très peu de villes qui ne se soient relevées de catastrophes semblables, tandis que l'Histoire ancienne abonde en exemples contraires. Cela nous semble dû au principe de vitalité qui était en l'âme de nos aïeux, principe autrement puissant et fécond que celui que pouvaient donner les dieux lares. En effet, pour nos pères, dont le patriotisme était surtout fait de religion, c'était une question de foi de relever ses foyers et ses autels. Au milieu du désarroi général qui suivait ces catastrophes, incendies ou mises à sac, la main patiente et laborieuse des moines déblayait les décombres, les maisons se rebâtissaient, les églises sortaient de terre plus vastes, plus grandioses qu'auparavant.

Les peuples, échappés au massacre, se reprenaient à vivre avec de plus vastes espoirs, de plus grandes pensées et les assises de la ville nouvelle s'élevaient de nouveau, groupées autour du Dieu qui ne meurt pas. La destruction devenait ainsi une étape vers le plus grand, le plus beau.

L'an mille approchait. Nous savons la créance qu'il convient de donner à cette soi-disant terreur superstitieuse, contre laquelle l'Eglise a été la première à s'élever, et qui n'a été pour rien dans les générosités dont ont bénéficié de si nombreux sanctuaires.

En y réfléchissant, il est ridicule d'attribuer à cette idée déprimante de la fin de tout, cette ère d'activité et d'énergie inouïes où de splendides monuments, véritables merveilles, allaient sortir de terre avec la richesse d'une flore tropicale.

(1) Lépinois. — Hist. de Chartres.

Vers cette époque apparut pour la première fois une maladie épidémique, horrible fléau dont le Moyen-âge semble avoir eu le triste monopole, et qu'on a appelé le *Mal des ardents, feu sacré ou feu de Saint-Antoine.* « Il consistait en une espèce de contagion de plaies » brûlantes qui minaient et consumaient les corps jusqu'à ce que la » mort en terminât les cruelles tortures. Il fit d'innombrables » victimes. »

» Quelques-uns, dit Flodoard, chroniqueur contemporain, échap- » paient à la terrible maladie en se réfugiant dans certains oratoires » consacrés aux Saints ; mais le plus grand nombre trouvait sa » guérison dans les églises de Marie, la sainte Mère de Dieu. » Ainsi, je l'ai vu, tous ceux sans exception qui furent assez heureux » pour pouvoir se réfugier à N.-D. de Paris furent guéris du fléau.

» Quelques-uns ayant voulu retourner trop tôt chez eux sentirent » se rallumer dans leurs membres l'incendie qui s'y était éteint et ils » ne purent être délivrés qu'en retournant s'enfermer à Notre- » Dame » (1).

A cette époque de foi, les calamités publiques voyaient nos pères à genoux, demandant pardon à Dieu, l'implorant pour obtenir la cessation du fléau.

On comprend quelle marée humaine devait monter vers les autels de Celle qu'on n'invoque jamais en vain et qui toujours fut vraiment le Salut des Infirmes!

Les églises étaient encombrées, et nos pères dans leur foi robuste bien qu'un peu fruste faisaient leur domicile de la maison de Dieu. Ils y vivaient, y mangeaient, y couchaient, attendant l'heure de grâce et de guérison. Des villages entiers y sont installés durant plusieurs jours. La vision de l'Eglise du Rosaire, à Lourdes, durant les nuits du Pèlerinage National, permet de se faire une idée de ce que devaient être certains sanctuaires aux heures de crise.

C'est à ces causes que sont dues les pentes déclives que l'on observe en certains endroits sur le sol de la Cathédrale, afin de faciliter l'écoulement des eaux de lavage après le départ des pèlerins.

Que de miracles ! que de guérisons n'ont pas été opérées à Chartres par la grâce rayonnante de la Sainte Tunique et de N.-D. de Sous-Terre? Marie fit mieux, elle daigna apparaître à l'évêque Fulbert, successeur de Wulphard.

Attaqué de la terrible contagion, Fulbert souffrait de façon intolérable, le feu lui dévorait la langue d'atroces douleurs.

(1) Bousquet. — Histoire de France.

Une nuit, une belle Dame vint à lui, pleine de majesté, escortée d'une suite nombreuse.

« Notre-Dame s'apparut à lui et lui jecta du lait de son sein virginal » sur la partie affectée et le guérit; duquel trois gouttes étant » demeurées sur son visage furent recueillies et encloses dans un » petit vase de cristal qui se veoid encores parmi les reliques de » l'Eglise de Chartres » (1).

Ce fait de l'apparition de la Bienheureuse Vierge est attesté par un grand nombre d'historiens et de chroniqueurs (2).

La patience et la constance de Fulbert allaient être mises à une rude épreuve; en effet, l'édifice n'était pas achevé de construire que le feu le consuma une fois de plus.

« Ce fut le 7 septembre 1020, une veille de Nativité, que l'incendie » de l'Eglise de Chartres arriva. On ne sçait par qui ni comment, » mais il ne demeura de ce saint temple que de misérables ruines » (3).

Rouillard laisse entendre que c'était un châtiment du Ciel. « Hé! » qui sait si pour la grande affluence du monde qui arrive de toutes » parts à Chartres aux festes de la Vierge, ainsi que j'ai recongneu » à mon pellerinage de la Nostre-Dame de Septembre, et si parmi » tant de gens de tout aage et de tout sexe qui pernocte et couche » dedans l'Eglise, dessoubs les grottes, dessoubs les porches et en » infinis autres endroicts, de sorte que presque on n'y peut aborder, » l'esprit malin ne s'estoit point jetté à la traverse pour faire commettre » quelque acte digne de son impureté, et que Dieu ait voulu punir » d'une vengeance d'en hault, afin que cette Sainte Couche de la » Vierge demourast sans macule; ne plus ne moins que les histoires » de Flandres rapportent que l'église de Nostre-Dame d'Arras fut » bruslée d'un feu du ciel en l'an 1030, ce fut dix ans après » celle de Chartres, pour l'expiation du meurtre de Saint-Thomas » d'Argenteuil massacré, dans icelle? »

Nous nous permettons de ne pas être du même avis que Rouillard, bien que son opinion soit généralement admise. D'abord ce n'est pas un contemporain de l'événement qui parle, puisqu'il écrivait 500 ans après (1608). De plus, il identifie sans raison les deux incendies, de Chartres et d'Arras, qui n'ont aucun point de commun;

(1) Souchet. — Hist. de Chartres.

(2) Guillaume de Malmesbury, bénédictin, chroniqueur anglais — Gestes des rois anglais. Chronique d'Albéric — Miroir historial de Vincent de Beauvais — Annales du cardinal Baronius — Vieilles chroniques.

(3) Souchet. — Histoire de Chartres.

enfin, et c'est là notre argument le meilleur, rien dans les chroniques ne donne à penser que sa supposition soit fondée.

L'inconduite des pèlerins du XIe siècle est une hypothèse gratuite que ne justifient pas les mœurs chastes de cette époque, si différentes de celles de la Renaissance.

Nous croyons plutôt que les catastrophes qui frappent « la maison dorée de la Mère de Dieu » ont une autre cause où ne doit pas être étrangère l'influence du Malin. N'est-ce pas en quelque sorte la réalisation de la parole de Dieu au serpent, parole que rapporte la Genèse : « La Femme t'écrasera la tête et tu essaieras de la mordre au talon. » Mais la victoire reste à Marie, puisqu'Elle a la promesse, et le chroniqueur, parlant de l'incendie de 1020, s'écrie : « Il semble que » l'élément du feu concourust et prinst part à cette dévotion, dévorant » de ces impiteuses flammes les églises pour les relever plus belles, » plus somptueuses qu'elles n'estoient... Chartres entre autres se vit » quasi aussi tost rebastie que bruslée » (1).

Le grand Fulbert se mit incontinent à l'œuvre pour relever son église épiscopale : un an après l'incendie, le travail de déblaiement était fait et les cryptes terminées (2).

La besogne allait vite parce que tout le peuple religieux de France s'employait de ses bras ou de sa bourse à la réédification du sanctuaire vénéré dans lequel tous les miséreux, tous les malheureux de la chrétienté venaient implorer la Reine du Ciel. Les proportions grandioses de la Cathédrale sont une preuve garante des foules qui devaient s'y presser. N'est-il pas évident qu'on n'aurait pas bâti un vaisseau aussi vaste s'il n'avait pas été nécessaire d'y recevoir près de dix mille pèlerins à la fois ?

Les routes de la Beauce étaient sillonnées de porteurs de besace et de bourdon, tout comme celles de Palestine ou de Compostelle.

Comme elle est touchante à parcourir cette correspondance de saint Fulbert ! Comme on se fait une haute idée des relations que les évêques d'alors entretenaient avec les seigneurs féodaux ! comme elles honorent à la fois la crosse et le sceptre ! comme on est délicieusement ému de la tournure paternelle et bienveillante qu'elles présentent !

Les princes les plus puissants de l'Europe ouvrirent leur bourse avec libéralité aux demandes de l'évêque de Chartres. Parmi eux,

(1) Souchet. — Hist. de Chartres.
(2) Lettre de Saint-Fulbert au duc d'Aquitaine — *passim*.

citons le roi de France, Robert Ier, son condisciple et son ami; le « très cher et très pieux duc d'Aquitaine, Guillaume V, le grand « prince, puissant et religieux, défenseur des pauvres, père des « moines, bienfaiteur des églises... » Peut-être cherchait-il à réparer dans la mesure du possible le mal qu'un de ses lointains prédécesseurs avait fait à la basilique.

Durant plusieurs années, il fit des dons splendides. « Je rougirais de » recevoir gratuitement vos offrandes, lui mande Fulbert, si je n'étais » sûr que N.-S. Jésus-Christ et sa Sainte Mère, pour le sanctuaire » de laquelle tout est dépensé, vous récompenseront magnifiquement. »

Semblablement « Knut, roi du Danemark et d'Angleterre, envoya » une quantité d'esterlins qui est une monnaie d'Angleterre ainsi » appelée parce qu'elle estoit frappée d'un étourneau. »

« Toutes les personnes de la plus haute condition, tant du royaume » que d'ailleurs, s'estimoient bienheureuses de pouvoir apporter » quelque chose du leur. »

Après la mort de Fulbert, arrivée le 11 juin 1028, son successeur, Thierry, continua l'embellissement de l'église; mais un nouvel incendie, en 1030, vint en brûler la partie supérieure, à partir des vitraux et sans doute aussi le clocher.

Le roi de France, Henri Ier, renouvela à ses frais le lambris de bois et y vint pompeusement en pèlerinage avec toute la cour.

Guillaume le Conquérant, vers 1075, fit élever un campanile en charpente sur le toit, et surpassa tous les princes en libéralités et magnificences.

Henri le Beauclerc et Mathilde, reine des Angles, firent les frais d'une couverture de plomb qui remplaça la couverture en tuiles.

La comtesse Adèle de Chartres-Blois venait souvent s'agenouiller devant la Vierge druidique, pour implorer sa miséricorde en faveur de son époux, Henri-Etienne, qui avait eu la tête tranchée par les musulmans en Palestine.

Quelques années après, les richesses que possédait la Cathédrale furent dérobées par le baron pillard, Hugues du Puiset; mais, bientôt pris de remords, il vint les restituer et faire amende honorable de son sacrilège.

Les chroniqueurs relèvent seulement les noms des pèlerins qui, par leur naissance ou leurs talents se sont fait une place dans l'histoire, et cela se conçoit; car il faudrait de nombreux volumes pour indiquer celui des autres.

Mais ce qu'on ne dira jamais assez, c'est la manière enthousiaste avec

laquelle tout le monde travaillait à la construction. On ne voyait pas, comme de nos jours, le public passer indifférent devant les échafaudages et regarder d'un œil distrait la progression des assises de pierres les unes sur les autres. Bien au contraire, chacun se mettait au travail avec un acharnement touchant.

La construction était dirigée par les corporations savantes et pieuses « les frères maçons, les libres maçons *logeurs du bon Dieu* et de Notre-Dame, confrères de l'œuvre sainte ».

Le dévouement du peuple était merveilleux et devait rester unique. Jamais on ne reverra pareil prodige !

» L'enthousiasme gagna toute la France. Partout on s'humiliait, » partout on faisait pénitence, partout on pardonnait à ses ennemis. » De tous côtés on voyait des hommes et des femmes traîner de lourds » fardeaux à travers des marais fangeux, demander les coups de la » discipline et célébrer par des chants de triomphe les miracles que » Dieu accomplissait sous leurs yeux. »

Les énormes pierres de Berchères-l'Evêque (1) étaient amenées à pied d'œuvre sous le commandement des plus pieux, élus par les fidèles eux-mêmes, suant, peinant de toutes leurs forces pour l'œuvre de gloire tout en récitant des prières et chantant des psaumes.

« Ils allaient, attelés avec des traits, comme des bêtes de somme, » pour voiturer jusqu'à l'asile de Jésus-Christ, le vin, le blé, l'huile, la » chaux, les pierres, le bois, et toutes les choses nécessaires pour la » nourriture des ouvriers et la construction de l'église.

» Mais ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'au milieu de ce » rude labeur, où quelquefois plus de mille personnes, hommes et » femmes, sont attachés au même chariot (tant la masse est énorme, » tant la machine est lourde, tant la charge est pesante), il règne un si » profond silence qu'on n'y entend pas la moindre parole, ni le » moindre chuchottement.

» Quand on s'arrête dans le chemin rien ne retentit que la confession » publique des péchés et la prière suppliante qui implore le pardon. » Là, à la voix des prêtres qui prêchent la paix, les haines sont » étouffées, les discussions sont bannies, les dettes sont remises et » l'union des cœurs est établie. Se trouve-t-il quelqu'un assez endurci » pour ne point pardonner à ses ennemis ou pour refuser de se » soumettre aux pieuses exhortations des prêtres, aussitôt son offrande » est retirée du char comme immonde, lui-même est chassé avec » ignominie et grande honte de la société du peuple saint.

(1) Petite commune située à environ 8 kilomètres de Chartres.

» Lorsque le peuple fidèle s'est mis en marche au son des trompettes » et sous les étendards sacrés, il continue (ce qui est admirable à dire), » il continue sa route avec tant de facilité que rien ne l'arrête, ni la » hauteur des montagnes, ni la profondeur des eaux qu'il rencontre; » vous croiriez voir l'antique peuple hébreu qui traverse le Jourdain » en colonnes serrées.

» Lorsque nos pèlerins ont à traverser quelque rivière ou quelque » fleuve, ils y entrent avec tant de confiance que le Seigneur semble » les y guider lui-même, jusque-là que les flots de la mer même s'arrê- » teraient pour les laisser venir chez nous; ce prodige est arrivé à » Sainte-Marie-du-Port et il nous a été affirmé par ceux-là qui en ont » été favorisés.

» Arrivés à l'église, ils forment tout autour avec leurs chariots comme » un camp spirituel et pendant toute la nuit suivante, l'armée du Sei- » gneur veille et chante des psaumes et des cantiques. Sur chacun des » chariots, on allume des cierges et des lampes, on y place les infirmes » et les malades. Afin de leur procurer du soulagement, on y apporte » les reliques des saints et l'on prie pour eux. Ensuite on fait des » processions, les prêtres et les clercs en tête, le peuple à leur suite, et » l'on implore avec une ferveur nouvelle la clémence du Seigneur » et de sa douce Mère pour obtenir la guérison complète des malades.

» Aussi la Mère de la Miséricorde se laisse promptement fléchir; elle » compatit aux douleurs de ceux qui l'invoquent et leur accorde la » guérison des malades pour qui elle est implorée avec tant de ferveur. » Alors les malades et les infirmes guéris s'élancent des chariots, ils » jettent au loin les bâtons sur lesquels s'appuyaient leurs membres » débiles et courent jusqu'à l'autel pour remercier leur Bienfaitrice. » Les aveugles éclairés et joyeux marchent avec assurance, les hydro- » piques débarrassés de leur enflure sont en même temps débarrassés » de leur soif malfaisante. Que dirai-je encore? Enumérerai-je toutes » les guérisons? Mais ce n'est pas possible, car elles sont innombrables.

» Cependant pour chacune de ces guérisons miraculeuses on fait » des processions solennelles jusqu'à l'autel principal, on sonne les » cloches, on chante les louanges de la Mère de la Miséricorde, on lui » rend mille actions de grâces.

» Telles sont les veilles saintes, telles sont les divines gardes, tels » sont les camps du Seigneur, tel est le nouveau genre de piété, tel est » le rit divinement établi » (1).

(1) Lettre de Haimon, abbé de Saint-Pierre-sur-Dive (Cotentin), à ses confrères de Tutbury (Comté de Strafford). — Bibliothèque Nationale.

Ces faits étaient du reste tellement frappants et répandus que plusieurs chroniqueurs de l'époque les relatent (1). Il suffit de lire au bas des admirables verrières qui ornent la Basilique le nom des donateurs pour se convaincre de la part que prirent à son édification toutes les corporations existantes.

Louis VI, le Gros, vint à Chartres (1137) avec tout un attirail de guerre ne pensant nullement y faire un pèlerinage; « car il venait en personne » à la tête d'une armée formidable pour investir la ville et se venger du » comte qui lui faisait la guerre avec Estienne, roy d'Angleterre. »

Suger raconte ainsi cette équipée. « Il (Louis VI) commença fortement à assaillir la ville et commanda le feu à bouter partout. Sa » ruine était inévitable si l'évêque, Geoffroy, revêtu de ses habits pontificaux, portant la Sainte Châsse sur ses épaules, précédé de son clergé » en chappes et suivi de tous les habitants n'eût été processionnellement trouver le roy dans son camp pour implorer sa clémence, » criant merci à plors et larmes. Comme en effet, le roy se laissant » fléchir, touché de compassion et meu de dévotion, se prosterna à » genoux devant la sainte Châsse et après sa prière fist retirer son » armée, suivit la procession jusque dans l'église où il entra et ne » souffrit qu'il y fût fait aucun désordre, au contraire y accorda de » grands privilèges dont les lettres patentes furent dressées. »

Ce fut dans la Cathédrale que saint Bernard, après l'insuccès de la IIe Croisade, essaya par ses prédications de faire reprendre les armes aux combattants. Il fut choisi par tous comme généralissime et reçut à cette occasion une bénédiction solennelle et spéciale du pape Innocent II.

Hélas! l'incendie une fois encore devait s'abattre sur le sanctuaire privilégié (1194). « Il ne resta ni voûte, ni autre étage, les poutres et » les solives furent jetées pêle-mêle. L'ardeur du feu mit le plomb en » fusion, les murs et les colonnes s'écroulèrent, les cloches et les » verrières se brisèrent, tout tourna à désastre soit par l'incendie, soit » par écroulement. Ce fut une bien grande douleur de voir une telle » église brûler et tomber. Mais la débonnaire Dame sauva du feu son » sanctuaire sacré (la grotte) qui dépasse l'autre sanctuaire; sa sainte

(1) Robert de Thorigny, abbé du Mont Saint-Michel; Raoul de Diceto; d'Ordévie Vital.

» chemise en la Châsse fut portée en la grotte qui est près de » l'autel » (1).

Pendant que le plomb se liquéfiait, que les cloches fondaient sous l'ardeur du feu, quelques clercs courageux chargèrent la châsse sur leurs épaules et se réfugièrent dans le caveau de saint Lubin ou *martyrium*, dont l'entrée, couverte par une trappe de fer, ouvrait près du maître-autel.

Ils y restèrent deux jours. On les croyait perdus, « quand le feu fut » éteint, ces généreux enfants de Notre-Dame sortirent de la grotte » pleins de joie et de santé au merveilleux ébahissement de leurs » concitoyens... Tout le monde les embrasse en pleurant, et en remer- » ciant Dieu et sa sainte Mère de les avoir préservés de tout mal par » un miracle évident. »

Le fameux cardinal Mélior, légat du pape Célestin III se trouvait alors à Chartres. Sur les ruines encore fumantes de la basilique de Fulbert, il fit assembler le clergé et le peuple et parla avec tant d'entraînement que tous, oubliant leurs pertes et désastres personnels, s'engagèrent à relever leur cathédrale, avec toute la splendeur que l'on pouvait atteindre, et avec une solidité capable de résister aux efforts du temps et du feu.

L'évêque Regnault de Mouçon et les chanoines abandonnèrent le revenu de leurs prébendes pendant trois années; tout le peuple donna aussi avec largesse, jusqu'à ses meubles échappés à l'incendie.

Des quêteurs parcoururent la France et l'Europe, sollicitant des subsides. « On se croisa, dit un écrivain, non plus pour s'en aller guerroyer au pays d'Orient, mais pour travailler humblement à l'œuvre de Dieu, de Notre-Dame et des Saints. »

La plupart de nos majestueuses cathédrales datent de cette époque, où l'on regardait comme un grand acte de piété et de patriotisme que d'entreprendre de pareils monuments; car la cathédrale et le beffroi communal étaient les fidèles images de la cité chrétienne et libre.

Les travaux se poursuivaient avec une activité prodigieuse; le Ciel semblait y prêter assistance, car la sainte Vierge multiplia ses miracles (2). On peut les lire dans un récit latin du temps (1210) que traduisit plus tard en vers romans Jehan Le Marchand (1262).

De ce poème, véritable récital merveilleux, où sont mentionnées

(1) Poème des Miracles. De l'arsure (incendie) de l'église de Chartres.
(2) A. Clerval. — *Op. cit. passim.*

cinq résurrections « de mort à vie », nous extrayons les deux faits suivants :

Un chevalier cruel avait coupé la langue au jeune Guillot pour l'empêcher de témoigner contre lui. Le pauvre enfant priait devant l'autel de Marie un matin de Pâques. Tout à coup, il se mit à louer Dieu aussi bien que s'il eût eu sa langue entière. Dans la foule l'enfant faillit être écrasé tellement on se pressait pour le voir, et le jour de la Pentecôte suivant, il avait recouvré une nouvelle langue et s'en servait pour célébrer la puissance de Dieu et de sa Mère.

Un jeune étudiant anglais venu en France pour parfaire ses études, s'en retournait chez lui, lorsqu'en passant à Soissons il entra dans l'église, où un prédicateur chartrain faisait un éloquent et navrant tableau des malheurs de l'église de Chartres depuis l'incendie de 1194.

« Tout l'auditoire pleurait de pitié; chacun dénouait sa bourse. Le » jeune Anglais profondément ému, désirait vivement offrir quelque » chose. Sur lui, il n'avait rien à donner si ce n'est un collier d'or qu'il » destinait à une sienne amie de Londres. Un grand combat s'éleva » dans son cœur entre l'amour profane et l'amour divin; il finit par » offrir son collier à la Mère de Dieu.

» En quittant Soissons, il arriva dans un village au bord de la mer où » il dut se contenter pour passer la nuit d'une pauvre grange. Mais au » milieu de la nuit la chambre où il reposait s'illumina d'une céleste » clarté, il s'éveille et aperçoit devant lui trois dames d'une rare beauté. » L'une d'elles, la plus grande, la plus belle, la plus richement vêtue » s'adresse à lui : Ne crains rien, lui dit-elle, je suis Marie, ton amie, » la Mère de Jésus-Christ. C'est par amour pour moi que tu as fait le » sacrifice d'un collier d'or; je l'accepte comme un don précieux et je » promets de venir souvent m'entretenir avec toi et de t'assister dans » tous tes besoins. Pour que tu aies la certitude que tu n'es pas le » jouet d'un songe, reconnais ce collier d'or que tu as donné à Soissons, » c'est celui-là même que je porte en ce moment sur ma poitrine.

» L'étudiant ravi, émerveillé, rassuré sur ses doutes rendit grâces à » la Vierge glorieuse promettant de lui être tout dévoué.

» Rentré en Angleterre, il s'empressa de raconter à ses parents et à » ses amis la vision miraculeuse dont il avait été favorisé; puis il se » retira dans une île déserte, où, menant une vie angélique, il eut » l'ineffable bonheur de jouir de la visite et des entretiens de la » bienheureuse Vierge.

» Aussi, quand Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, connut » d'une manière certaine cette vision miraculeuse, il s'éprit d'une

» grande vénération pour l'église de Chartres, et bien qu'il fut alors en » guerre avec Philippe-Auguste, roi de France, il reçut avec la plus » grande bienveillance les quêteurs du Chapitre, leur donna des sauf- » conduits et voulut par humilité, comme David, porter la châsse aux » saintes Reliques. C'est lui-même qui a raconté la vision miraculeuse » à sa sœur, la comtesse de Blois, et celle-ci se plaisait à en parler en » toutes circonstances » (1).

Les rois de France donnant l'exemple, tous les grands personnages se faisaient un devoir de venir à Chartres en pèlerinage.

C'est ainsi que vinrent successivement Philippe-Auguste, Louis VIII le Lion, qui au sein de sa mère manifesta sa vie devant la statue druidique. Saint Louis, qui fut un fidèle de Notre-Dame « par particulière dévotion et pour le remède de son âme », y vint un jour nu-pieds depuis Nogent-le-Roi (7 lieues). Il combla l'église de ses dons et de ses munificences. C'est à lui que l'on doit les admirables verrières de la rosace septentrionale, appelée *Rose de France*, où se trouvent en douze médaillons les armes de France, d'azur aux fleurs de lys d'or sans nombre.

Il fonda les autels des Saints-Anges et des Saintes-Vierges, c'est-à-dire que, non seulement il contribua de ses deniers à leur érection, mais encore il pourvut à tous les besoins matériels des prêtres qui en furent les desservants.

Que de visites princières ne mentionne-t-on pas ? Blanche de Castille, le comte de Boulogne, la comtesse Mahault d'Artois, la bienheureuse Isabelle de France, Ferdinand III, dit le saint, roi de Léon et de Castille, Pierre de Courtenay, empereur de Constantinople, Pierre Mauclerc, comte de Dreux et duc de Bretagne, les comtes de Chartres, Jean de Châtillon, Amaury de Montfort, Bouchard de Montmorency, saint Anselme, archévêque de Cantorbéry.

Au siècle précédent trois papes, Pascal II, Innocent II, Alexandre III étaient venus vénérer la madone chartraine.

Avec ces grands personnages les multitudes accouraient de toutes parts, du fond de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Allemagne. « Il y avait tant de pèlerins par voies et par chemins, dit un témoin oculaire de cet admirable élan, que c'était merveille ; chaque nuit ils veillaient dans l'église ; ils étaient si nombreux qu'ils ne pouvaient y tenir tous ; la plus grande partie était même obligée de se tenir dans le cloître. Tout était si rempli de pèlerins et de pèlerines que les

(1) Bibliothèque de Chartres. Tome XLII-1881.

chanoines se rendant à matines ne pouvaient traverser les cloîtres. » Ces pèlerins ne venaient pas à Chartres les mains vides : ils aimaient tendrement la reine des Cieux ; et quand on aime, on se plaît à enrichir l'objet aimé.

Aussi donnèrent-ils avec une générosité qui nous étonne. Lisons Jehan Le Marchand, en modernisant son orthographe :

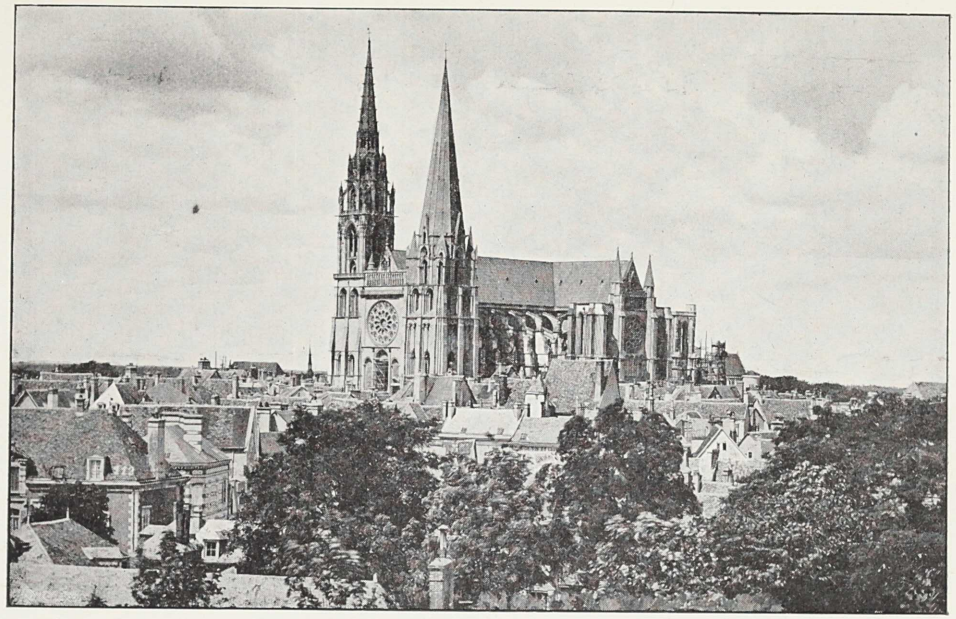
Lors vinrent gens de toutes parts,
Qui en charrettes et en chars,
Grands dons à l'Eglise apportaient,
Qui à l'œuvre métiers avaient.
Froment apportaient les uns,
Les autres avoine, orge, et les uns
Fer et plomb extrait des minières
Et métal de toutes manières ;
Les autres vins blancs et vermaus ;
Les autres anneaux d'or et fermaus,
D'autre part revenaient gent
Qui offraient joyaux d'argent
Hennaps, coupes, vesselments,
Et l'on mettait le tout en vente ;
De tout ce l'on tirait deniers
Qui se donnaient aux ouvriers,
Dont il y avait si grande plente (nombre),
Ils travaillaient de volente (volontiers),
Car ils avaient bonne paye,
Et chaque jour ils étaient payés (1).

Les travaux de réédification furent poussés avec tant d'ardeur, d'opiniâtreté et d'acharnement, que l'immense cathédrale fut complètement achevée soixante-six ans après l'incendie de 1194. Elle fut, avec grande pompe et grande allégresse, consacrée le 17 octobre 1260, par Pierre de Mincy, évêque de Chartres.

Le roi saint Louis assista à cette cérémonie avec toute la famille royale, au milieu d'une immense foule de grands seigneurs et de simples fidèles, avides de gagner les indulgences accordées pour la circonstance par le pape Alexandre IV.

La divine Mère vint elle-même prendre possession du nouvel édifice. « Un samedi après complies, vers l'heure où commence la nuit

(1) A. Clerval. *op. cit. passim.*



LA CATHÉDRALE DE CHARTRES

(Cliché communiqué par M. l'abbé A. Clerval).

» du dimanche une brillante lumière descendit dans l'église. Elle » était si éclatante qu'elle faisait pâlir celle des cierges alors allumés » et qu'elle éblouissait ceux qui voulaient la fixer. De plus les fidèles » présents à ce prodige témoignent avoir non seulement vu cette » lumière mais avoir entendu un bruit comme celui du tonnerre... La » bienheureuse Vierge, pour augmenter la célébrité de son église, » l'avait honorée de sa présence » (1).

Sans le paganisme du XVIIIe siècle et les ravages des vandales révolutionnaires, quelles richesses ne trouverait-on pas parmi les ex-voto destinés à proclamer les bienfaits de Marie, qui manifestement se montrait la protectrice de la France ? Les murs, les piliers, la clôture du chœur, le déambulatoire, étaient comme tapissés d'armures, de casques, d'épées, d'arbalètes, de trophées de toutes sortes, témoins de victoire ou de protection évidente, de même que les parois de la grotte de Lourdes sont tapissées de béquilles (2).

Philippe le Bel attache au jubé l'armure noire qu'il portait à la bataille de Mons-en-Puelle, où il fut en grand danger ayant été terrassé et rué à terre. Son fils Charles, qui fut roi, fit de même et la petite armure de page dont il était revêtu à cette occasion fut accotée contre la grande armure du rude jouteur qu'était son père.

Philippe VI de Valois, pour rendre hommage de sa victoire de Cassel « racheta à l'église son cheval et ses armes qu'il avait offertes à Notre-Dame. »

Durant la première période de la guerre de Cent Ans, les routiers anglais ayant rompu la suspension d'hostilités que le Pape avait imposée aux rois de France et d'Angleterre, pillèrent et saccagèrent la Beauce, n'épargnant pas les biens de la sainte Vierge.

Commandés par Edouard III, ils marchaient sur Chartres. Pendant six jours les négociateurs avaient trouvé l'homme du siège de Calais inflexible dans ses exorbitantes prétentions. « Alors, il advint à lui et » à toutes ses gens un grand miracle, l'armée étant devant Chartres, » qui moult humilia et brisa son courage. Pendant que les traiteurs » français allaient et prêchaient ledit roi Edouard et son conseil, et » encore nulle réponse agréable n'en avaient, un temps et un effoudre » et un orage si grand et si horrible descendit du ciel en l'ost du roi

(1) Poème des miracles — Souchet. Hist. de Chartres.

(2) Bon nombre de ces armes, à la suite de péripéties diverses, ont été réunies au musée de la ville, où elles constituent une fort belle et fort nombreuse collection.

» d'Angleterre, qu'il sembla proprement que le siècle dut finir ; car il » échéait de l'air des pierres si grosses qu'elles tuaient hommes et » chevaux, et en furent les plus hardis ébahis. Et adonc regarda le roi » d'Angleterre devers l'église Notre-Dame de Chartres et se rendit et » se voua à Notre-Dame dévotement et promit, si, comme il dit et » confessa depuis, qu'il s'accorderait à la paix. Il se jetta par terre la » larme à l'œil, demandant pardon à Dieu du passé » (1).

Dans le hameau même où se trouvait Edouard, la paix fut signée incontinent. Il fut tellement touché du prodige que le traité commence ainsi : « A l'honneur de la benoîte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit et de la glorieuse Vierge Marie, et pour la révérence de notre saint Père le pape Innocent IV, nous acceptons le traité comme si nous l'avions fait en personne... »

Au lendemain de nos premiers désastres, la divine Reine de France venait à notre aide, comme plus tard elle devait nous envoyer Jeanne d'Arc.

Une fresque dans l'église de Sours, près Chartres, où survint l'orage dont nous venons de parler, rappelle ce miracle. Dans le ciel, près de la Vierge, s'estompe la silhouette de Jeanne d'Arc, tandis que saint Michel plane au-dessus de l'armée anglaise sur laquelle s'abat une pluie de pierres et de rochers.

Le roi Jean le Bon vint trois fois à Chartres ; la dernière fois, en reconnaissance de sa délivrance, il y laissa en ex-voto son bâton de pèlerin, qui servit de bâton cantoral.

Charles V fit aussi deux pèlerinages, pieds nus, et attacha sur la sainte châsse un magnifique camée, qui se voit aujourd'hui au Cabinet des Médailles. Charles VI fut guéri dans sa première enfance d'une maladie désespérée, lorsque son père l'eut consacré à Notre-Dame.

Jean, duc de Berry, vint chaque année de 1404 à 1411, offrir un subside à la cathédrale et un joyau à son Trésor.

En 1413, Louis de Bourbon, comte de Vendôme, descendant de saint Louis et chef de la branche dont est issu Henri IV, fit un pèlerinage solennel, avec plus de cent écuyers et chevaliers, les pieds nus, tenant en mains un cierge de cinquante livres. Il raconta devant le peuple et les chanoines comment il avait été miraculeusement préservé des dangers de la guerre, délivré de la prison, et remis en possession de ses biens. Il demanda aux assistants de l'aider à remercier dignement sa glorieuse bienfaitrice. Puis « aux pieds du crucifix du jubé il déclara solennellement que désormais il était devenu et devenait de sa

(1) *Grandes Chroniques* de J. Froissart de Valenciennes

personne l'homme lige de la Vierge Marie et de son église de Chartres. »

Il fonda une chapelle à la seconde travée du bas-côté méridional ; elle existe encore, on la nomme la chapelle Vendôme.

Après la victoire d'Azincourt, les Anglais vinrent à Chartres en pèlerinage, les pieds nus, conduits par leur roi.

Louis XI, qui, au dire d'un historien, semblait partager son temps entre Chartres, où le retenait sa dévotion et Paris, où l'appelait l'administration de la France, disait : « Tant que Notre-Dame sera honorée en mon royaume, il continuera en prospérité. » C'est sous ses auspices que l'assemblée de la cathédrale abolit et cassa la Pragmatique Sanction, qui était une tache pour l'Eglise de France. (27 nov. 1461.)

Le 26 juillet 1506, le feu du ciel détruisit la flèche du clocher septentrional.

« Entre sept et huit heures du soir, le tonnerre cheut au clocher de » plomb, par le hault et pomme d'icelui, estant à main gauche de la » porte Réale. Lequel clocher qui estoit très beau et très magnifique et » six grosses cloches estant en icelui furent bruslées, exterminées et » consumées au moyen dudit tonnerre et foudre, embrasement et » tempête d'icelui. Le tonnerre, la pluye, les éclayrs, en grande abon- » dance, durèrent depuis l'heure dessus dite jusqu'à environ quatre » heures après minuyt, tellement que chacun doubtoit toute ladite » église estre et cheoir totalement en grande ruine, calamité, pauvreté » et en danger d'estre bruslée, détruite et exterminée et crioit à Dieu, » miséricorde !

» Néanmoins, moyennant la grâce de Dieu, de la benoîte Vierge » Marie en l'honneur de laquelle on exposa la châsse, le feu et la pluye « cessèrent... » (1).

Par reconnaissance il se fit une grande procession « annoncée à son de trompe par les carrefours et la ville. » L'évêque et le doyen du chapitre portèrent eux-mêmes la châsse sur leurs épaules et par humilité marchèrent pieds nus, ainsi que presque tous les assistants.

A cause de la protection miraculeuse de la Vierge pour la ville et pour le royaume, « la Sainte Chemise de Chartres est considérée comme » la tutelle de la nation, l'église où elle repose s'appelle désormais dans » le langage mystique des peuples, la chambre, le lit de la Vierge. La » châsse qui la contient, faite de bois de cèdre revêtu d'or pur, est

(1) Benoist. *Notes sur la Cathédrale.*

» chargée successivement des dons de toutes les générations. Elle est » portée solennellement en procession dans tous les temps de calamités » publiques; elle est exposée durant tout le jour devant le grand autel; » elle a ses prêtres chapelains et ses gardiens perpétuels; nul ne mérite » le titre de dévot pèlerin de Notre-Dame s'il n'est passé sous la châsse, » d'où découlent mille grâces de guérison, s'il ne porte sur lui une » image bénite de la sainte relique, préservatif assuré, bouclier impé- » nétrable, derrière lequel les chevaliers ne craignent ni fer ni acier, » à tel point que celui qui est muni d'un tel avantage dans les duels et » tournois doit en avertir son adversaire, parce que la partie n'est plus » égale... » (1).

C'est ainsi que le 15 janvier 1523, le baron de Bueil vint en grand appareil remercier la Sainte Vierge de la protection miraculeuse dont il avait été l'objet : « En présence de vénérables et discrètes personnes, » des chanoines, des marguilliers et habitués de l'église et de plusieurs » autres ecclésiastiques et laïcs, il dit, déclara et affirma qu'il avait été » délivré de la mort par une chemisette de la sainte châsse de cette » église, qui lui avait été donnée et dont il était revêtu.

» Cela lui arriva peu après la fête de la Toussaint alors qu'il était » avec l'armée royale au siège de Milan. Bien que revêtu de son armure » il sentit un coup violent autour et sous le bras gauche et fut projeté » au loin par un boulet lancé par un des canons des assiégés. La » violence du choc brisa son armure, déchira son vêtement extérieu- » rement et la chemisette de lin qu'il portait sous la chemisette de la » sainte châsse. Ce vêtement de lin fut brûlé et déchiré en morceaux » mais ni la chemisette de Chartres, ni son corps, ni aucun de ses » membres ne furent endommagés (2).

» Le coup qui frappa le baron de Bueil le jeta à terre de son cheval, » fort loin, sans qu'il sentit d'autre mal qu'un engourdissement au bras. » En témoignage il fit voir le reste de ses habits brûlés, la chemisette » toute entière, et le boulet qu'il fit attacher contre le gros pilier au » devant du jubé. Ce boulet, vendu comme ferraille en 1798, pesait » de 20 à 30 livres » (3).

Un fait identique se passa devant Calais qu'assiégeait Henri de Guise.

« En cette conjecture il se trouva qu'un certain gentilhomme » qui avait une chemisette de Notre-Dame entre son pourpoint et sa » chemise fut frappé d'un coup de mousquet. La balle traversa son

(1) Mgr Pie.
(2) Registres du Chapitre.
(3) A. Clerval.

» pourpoint mais s'aplatit contre la chemisette comme s'il y eut » eu un plastron de fer qu'il l'eut empêché de passer plus outre. » Ce qui fut attesté par celui qui reçut le coup, lequel vint à Chartres » rendre actions à Dieu et à la Vierge de sa préservation et en fit » dresser un acte par devant Langlois notaire et secrétaire du » chapitre » (1).

Parmi les hôtes princiers de cette époque qui firent visite au sanctuaire privilégié, nous relevons les noms de Anne de Bretagne, de Marie Stuart, accompagnée du connétable de Montmorency, le duc d'Aumale, le roi Henri II, les duchesses de Guise et de Valentinois. Henri III, qui vint dix-huit fois à Chartres, conserva malgré tout une très grande dévotion à la divine Mère.

Durant les guerres de religion qui désolèrent la France, la ville fut assiégée deux fois par les huguenots, non seulement parce qu'elle était la capitale du blé, mais aussi parce que l'enfer qui inspirait les sectateurs de Luther et de Calvin ne pouvait manquer de s'attaquer à Celle qui était apparue à saint Jacques comme la colonne, le pilier de la Sainte Eglise Catholique.

Louis Ier de Condé, chef de l'armée protestante, en fit le siège (15 mars 1568). Il avait juré qu'il « désolerait l'église, jetteroit » au vent les reliques et feroit manger son cheval sur le grand autel » d'icelle. Il voulait ruisner et anihiller ce qui restoit en France » de plus saint et impollu, scavoir ce dévocieux et excellent temple, » terreur et espouvantement des hérétiques » (2).

Condé était si sûr de son triomphe qu'il avait vendu à l'avance sa part de butin.

Ce prince, aussi spirituel que brave, mais violent à l'excès et complètement aveuglé par sa haine farouche de fanatique, menait l'attaque avec sa vigueur accoutumée.

Les bourgeois de Chartres, armés en hâte, défendaient leurs remparts et résistaient de leur mieux. Tous ceux qui n'étaient pas assez valides pour férir un coup d'épée, ainsi que les femmes et les enfants, priaient la Reine du Ciel et la sainte relique, tutelle de la France, de leur être propices, de les secourir et les prières étaient perpétuelles.

(1) Souchet. *Histoire de Chartres.*
Brantôme parle d'un chevalier d'Aquitaine à qui il arriva quelque chose de semblable.
(2) Duparc. *Histoire de l'Eglise de Chartres.*

Humainement les huguenots devaient réussir dans leur entreprise ; mais « ils furent contraints après grande perte et tuerie de leurs gens » de rebrousser arrière et de donner pour la seconde fois le nom » aux *preȝ des Reculés* au milieu desquels ils avaient dressé superbement » leurs tentes exécrables (1).

» S'estant approchés pour entrer dans la ville par la brèche qu'ils » avaient faite, il se trouva qu'il se présenta sur ladite brèche à leur » opposite une grande Dame tenant un enfant dans ses bras, contre » laquelle ils se mirent à tirer à coups redoublés, avec grande » décharges de parolles injurieuses, sans qu'ils pussent l'atteindre » ny la frapper aulcunement. Les balles qu'ils tiraient tombaient » sans effect ni force au pied de la muraille et eux pensant entrer » se trouvaient reculés.

» Ce que les chartrains aians recongneu que c'estoit la saincte » Vierge qui avec son cher Fils prenoit visiblement la deffense de la » ville ès-mains, les ecclésiastiques et les personnes du sexe féminin se » mirent en prières, et les hommes en état de porter les armes » s'assemblèrent et firent une sortie sur les assiégeants qu'ils repous- » sèrent vigoureusement » (2).

La sainte Vierge avait défendu la ville et son sanctuaire contre « les haineux de son Fils ». La tradition rapporte qu'Elle arrêtait les balles et les boulets dans les plis de son manteau. « D'après les vestiges qui se voient à la porte Drouaise, ils avaient tiré contre Elle plus de mille coups » (3).

Lors du second siège (1591), les volées de canon atteignirent la

(1) Rouillard.

(2) Chaline. *Histoire de Chartres.*

(3) La ville fit graver sur le rempart, où on la voit encore du pont neuf, une inscription en vers latin commémorative de cet événement.

Le chapitre institua dès l'année suivante une procession annuelle qui se fait toujours. En 1571, le chanoine Macé Sallier fonda l'office de la Brèche ou de la Victoire. En 1599, Simon Sauquet, chanoine de Saint-André, fit bâtir une chapelle près de la Brèche fameuse. Détruite à la Révolution, elle fut relevée en 1843 par M. Baret, vicaire de la cathédrale. Elle est fort simple, mais elle est curieuse, non seulement par le souvenir qu'elle évoque, mais encore par les boulets de pierre, provenant du siège et retrouvés dans le voisinage, qu'on a placés sur la façade et au-dessus de l'autel. Sur cet autel, on a posé une clef de voûte de l'ancienne chapelle portant les dates 1568-1599 ; elle sert de socle à une statue de Notre-Dame, de la fin du XVIe siècle. Enfin, on a reçu en 1889 et rétabli sur une colonne de pierre, dans une salle annexée, la statue qui dominait jadis la porte Drouaise, et servit de point de mire aux canons huguenots. C'est une belle statue en pierre du XIVe siècle. (A. Clerval)

cathédrale à quatre reprises et ne lui causèrent pas le dommage qu'escomptaient les canonniers.

Ici se place un fait qui marque bien le caractère religieux et bon d'Henri de Navarre.

Le jour de la procession annuelle de mars étant arrivé, les Chartrains firent comme ils avaient l'habitude, tandis que le plus beau carillon de la chrétienté lançait dans les airs les hosannas joyeux du bronze sacré.

Biron qui dirigeait le siège avec cette ardeur dont il était coutumier, fut implacable et ordonna de tirer le canon quand même, mais le Béarnais le défendit : « Plaise à Dieu, que je ne dérange ceux qui vont le prier » et il remit l'attaque. La sainte Vierge arrangea bien mieux ses affaires avec la ville : celle-ci se rendit, et le prince la prit loyalement sous sa protection pour qu'il ne lui soit fait ni dommage ni dol.

Après son abjuration, c'est dans la cathédrale de Chartres qu'Henri IV voulut être sacré, dérogeant ainsi à l'antique tradition royale qui datait du Fier Sicambre.

« Le roi fut mu à choisir Chartres à cause de la particulière dévo-
» tion que ses ancêtres les ducs de Vendôme y avaient toujours porté
» et aussi parce que le magnifique temple qui s'y voit est un des plus
» anciens de la chrétienté. »

Le protestantisme, dit Mgr Pie, venait donc se briser aux pieds de la Vierge comme le paganisme y avait expiré par la défaite des Normands et la conversion d'Hastings et de Rollon, comme y avait échoué à l'époque du traité de Brétigny l'invasion des Anglais qui nous eussent infailliblement dotés deux siècles plus tard de leur schisme et de leur hérésie.

Les visites princières continuèrent comme par le passé, Marie de Médicis, Louis XIII, ce roi pieux et chaste, dont l'histoire n'a pas assez relevé le mérite entre la popularité d'Henri IV et la gloire de Louis XIV, y vinrent avec des suites plus ou moins nombreuses.

Louis XIII, en grande pompe, consacra son royaume à Notre-Dame. Le roi et la reine furent bien récompensés de leurs ardentes prières pour l'obtention d'un héritier, puisque après vingt-trois ans de stérilité, Anne d'Autriche donnait un fils au roi et un Dauphin à la France. Elle vint en grand appareil « rendre les plus vives actions de grâces à Dieu
» et à la Très Sainte Vierge, et fit élever à ses frais, comme témoi-
» gnage de sa dévotion, une châsse dorée au coin droit du maître-
» autel, châsse où fut déposé le chef de sainte Anne, sa patronne » (1).

(1) Bulteau. — *Monographie de la Cathédrale.* — *Cartulaire de Notre-Dame.*

Le XVIIe siècle vit s'agenouiller devant l'antique et benoite Vierge druidique, Louis XIV, Marie-Thérèse, le duc et la duchesse d'Orléans, le duc de Bourgogne, le maréchal d'Ornano, la princesse de Luxembourg, la duchesse de Lorraine et tous les saints personnages du temps : saint François de Sales, M. Olier, fondateur des Sulpiciens, saint Vincent de Paul, le R. P. Eudes, le bienheureux Grignon de Montfort, le Fr. Fiacre, Bernard le pauvre prêtre, Bourdoise, Bourdon, etc.

Combien on est touché de voir, parmi les dons royaux et princiers faits au vénéré sanctuaire, un lot de petites perles de porcelaine blanche garnies de soies rouges de porc-épic, envoi simple et naïf des Hurons (1678) et des Abnaquis (1700), nouvellement convertis par des Jésuites chartrains.

Le XVIIIe siècle vit les pèlerinages de Marie Leczinska, du Dauphin et de la Dauphine, de saint Benoît-Joseph Labre, les missions du P. Bridaine, les retraites d'hommes « où seize cents personnes communièrent de la main de l'évêque. »

Malheureusement, sous prétexte d'embellissements et d'architecture, il fut terrible et sans pitié « pour la maison dorée de la Dame de Chartres. »

Huit superbes verrières furent enlevées de leurs fenêtres à pieuses ogives, pour donner, paraît-il, plus de jour et de clarté à la nef, le jubé de saint Louis fut démoli, le chœur fut plaqué de stuc, trente-huit autels furent détruits pour rendre à l'édifice ses lignes majestueuses.

Le siècle des philosophes et des rationalistes s'inaugurait en s'attaquant matériellement à l'œuvre de foi du moyen-âge, pétrie de symbolisme chrétien, il devait finir en renversant l'édifice social, moral et religieux de la vieille France, et couronner son œuvre infernale en plaçant sur les autels de Jésus l'infâme *Raison*.

Jamais nous ne pouvons évoquer cette époque de la Révolution sans que tout en nous ne se révolte et ne frémisse d'indignation et d'horreur, au souvenir des ignobles sacrilèges, des cruautés innombrables, des crimes odieux dont elle s'est rendue coupable.

Joseph de Maistre a dit vrai quand il la qualifie de satanique. Rien de bon n'est en elle, rien de bon ne peut et ne pouvait sortir d'elle, nous le voyons trop bien aujourd'hui.

Ce n'est pas sans une amère douleur que nous devons exposer l'œuvre de ruine qu'elle a consommée à Chartres.

« En 1790, le Chapitre est dissous et remplacé le 12 février 1791 » par l'évêque assermenté Bonnet et son collège de vicaires; mais il

» fut lui-même évincé par les conseillers municipaux et mourut misé-
» rablement (12 novembre 1793). A partir de ce moment, ce fut un
» déluge d'insanités. On pilla le trésor, on ouvrit la sainte châsse, on
» adjugea pour *cent francs* toutes les statues, on enfouit les reliques des
» saints près de la chapelle Saint-Piat; on relégua dans un coin la
» Vierge druidique que Bonnet avait fait monter dans l'église supé-
» rieure, et bientôt on la brûla en un feu de joie devant la porte royale
» (décembre 1793) (1); on proposa dans un club d'abattre la cathé-
» drale et l'on ne recula que devant l'embarras produit par l'amoncel-
» lement des pierres; enfin, on la ferma le 15 novembre et on la
» transforma en temple de la Raison. Les fêtes décadaires eurent lieu
» dans la nef et dans le chœur; on y dansa tandis que l'on jouait des
» instruments dans la chaire. Un moment on voulut détruire le groupe
» en marbre de l'Assomption dû au ciseau de Bridan; mais l'architecte
» Morin le sauva en mettant une lance dans la main de la Vierge et
» un bonnet phrygien sur sa tête. Le 19 mai 1794, le culte de l'Etre
» suprême succéda à celui de la Raison. Puis ce fut la fin des impiétés
» qui n'eurent qu'une courte recrudescence en 1796; peu à peu, les
» prêtres non assermentés revinrent dans l'église et célébrèrent dans
» le chœur les offices; ils en eurent l'autorisation officielle le 30 mai
» 1795. Mais le monument lui-même n'en fut pas moins compromis.
» La Commission des Travaux Publics donna l'ordre d'enlever la
» couverture de plomb pour en faire des balles, et, pendant plus de
» deux ans, la voûte nue resta exposée à toutes les intempéries. Il fallut
» sa solidité pour résister à une pareille épreuve » (2).

La Vierge Noire du Pilier (3) échappa à la destruction. Ayant été

(1) La tradition locale rapporte que tous ceux qui concoururent à ce sacrilège devinrent fous.

(2) A. Clerval. *Op. cit. passim.*

(3) La statue de la *Vierge Noire du Pilier* ou *Vierge aux Miracles* date des dernières années du XVe siècle. On la mentionne en 1497. Placée d'abord au-dessous du crucifix qui surmontait la porte du chœur, elle fut, vers 1520, descendue sous une arcade du jubé.

Devant Elle, la ville faisait brûler chaque année un rouleau de cire jaune *Tour de ville*, *Tour de cire* ou *chandelle du Tour*, immense cierge pesant de 230 à 250 livres, enroulé autour d'un cylindre de bois. Les chanoines allaient en procession y chanter des antiennes à la Sainte Vierge après les offices. « L'affluence y est si commune, dit Rouillard, en 1608, et la dévotion si grande, que la colonne de pierre qui soutient la sainte Image se voit cavée des seuls baisers des personnes dévotes et catholiques. » Après la destruction du jubé, en 1763, elle fut placée contre le pilier d'en face jusqu'en 1791 où elle fut remplacée par N.-D. de Sous-Terre et reléguée dans la crypte.

En 1806, M. le curé Maillard la rétablit où elle est actuellement, sur une

arrachée de son autel en même temps que la Vierge druidique, elle fut jetée en un coin de la Crypte et sur elle s'amoncelèrent des masses de débris provenant des démolitions de ces modernes Vandales. Ce fut ce qui la sauva.

La *Sancta Camisia* fut soustraite des mains avides et sacrilèges — qui devaient l'envoyer à Paris pour la faire examiner par des savants et la déposer (?) dans un musée national — par de pieuses personnes qui la divisèrent en quelques morceaux pour qu'une partie au moins parvienne aux futures générations avec son trésor de grâces et de miséricordes.

L'infernal orage passé, on réunit les morceaux du saint Voile dans une châsse. Le plus petit des fragments fut mis dans un reliquaire spécial que l'on expose chaque samedi, à la Crypte, à la vénération des fidèles.

L'identité des fragments a été établie et reconnue par une commission instituée par Mgr de Lubersac qui occupait le siège épiscopal de Chartres avant la folie révolutionnaire. Les procès-verbaux d'authenticité tout entiers écrits de sa main furent dressés en 1809 et en 1818; il avait alors quatre-vingt-un ans. « C'est par

colonne provenant du jubé. En 1831, on l'entoura de la boiserie actuelle. La dévotion envers la Vierge du Pilier est encore bien vive; à toute heure du jour on voit de pieux fidèles allumer des cierges, baiser la colonne et prier devant la sainte Image. Un prêtre de l'*Œuvre des Clercs* la garde constamment depuis sept heures du matin jusqu'à la nuit; il récite des évangiles sur la tête des nombreux pèlerins qui y affluent, surtout aux fêtes de la Sainte Vierge; il y voue les enfants, et reçoit les demandes de messes, de lampes, de neuvaines, etc.

Un grand nombre de cœurs sont suspendus devant Elle; des lampes y brûlent nuit et jour. Une d'elles a été fondée par Mgr Pie, l'éloquent évêque de Poitiers. Une autre, la plus petite de toutes, a été apportée d'un oratoire russe de Sébastopol par un officier français. De riches vêtements lui sont offerts qui rivalisent avec celui que M. Olier lui donna au XVIIe siècle.

Mais sans ces vêtements de forme assez singulière, elle serait plus vénérable, car elle est véritablement sculptée et peinte avec art.

Elle est assise sur un trône fort simple et figurée dans toute la grâce de la jeunesse. Son visage noir brun (c'est la Vierge noire) offre l'impression de la bonté et de la candeur. Ses cheveux sont dorés. Un petit voile jaune couvre le haut de sa noble tête; sa main droite tient une poire et sa main gauche soutient son enfant assis sur ses genoux. Son vêtement consiste en une tunique, une robe et un manteau royal. Jésus bénit de la main droite; sa gauche s'appuie sur le globe terrestre; son visage est gracieux et plein d'une intelligence divine. N.-D. du Pilier fut couronnée, au nom de Pie IX, le 31 mai 1855, et depuis, chaque année, au jour anniversaire de cette fête, on la porte en triomphe dans une magnifique procession. (A. Clerval)

» une pieuse dextérité que cette partie de la dite relique a été sous-
» traite à la perverse intention des spoliateurs par des gens de bien
» à nous connus tels et dignes de foi, nos anciens diocésains. »

Les premières années du XIXe siècle furent employées à faire disparaître et à cicatriser les blessures infligées par le temps, le mauvais goût et la Révolution.

En 1832, le choléra faisait en France de nombreuses victimes, la ville de Chartres ressentit les effets du terrible fléau. Une procession solennelle de la sainte Relique fut projetée et eut lieu le 26 août, à travers les rues de la ville et les faubourgs, et soudain, contre toute raison humaine, la cruelle épidémie cessa d'exercer ses ravages.

Deux décès eurent lieu cependant, ceux de deux malheureux qui avaient blasphémé et ricané au passage du saint Voile.

Aucun doute ne pouvait demeurer dans l'esprit des gens, même les moins convaincus : la divine Mère avait authentifié à sa façon, c'est-à-dire par une pluie abondante de grâces et de bénédictions, les procès-verbaux de Mgr de Lubersac.

N'était-ce pas aussi la preuve tangible qu'Elle avait repris possession de sa basilique?

Le 4 juin 1836, l'imprudence de deux ouvriers plombiers occupés à la toiture fut cause d'un incendie épouvantable. Des secours promptement organisés, un service de pompe aussi actif que bien dirigé n'eurent pas raison du feu, qui s'éteignit de lui-même, faute d'aliment après avoir consumé toute la charpente de la nef, du chœur et des beffrois des deux clochers, « *la forêt* » comme on l'appelait. Les cloches furent entièrement fondues, cependant les verrières incomparables étaient intactes. Marie avait une fois de plus préservé son édifice « N'avons-nous pas vu cet immense incendie qui éclata » avec tant de violence dans notre cathédrale qu'il semblait devoir » détruire entièrement ce temple majestueux, ne l'avons-nous pas » vu s'arrêter tout à coup? Chose étonnante! le feu épargna le vaisseau » et respecta pour ainsi dire nos admirables verrières, sans vouloir » les toucher, ni endommager même légèrement leurs plus belles » couleurs » (1).

Des subsides votés par la Chambre des Députés et une souscription publique permirent la réfection de la toiture, qui est en cuivre soutenue par une charpente en fer et fonte.

Le 31 mai 1855, eut lieu le couronnement de N.-D. du Pilier. La

(1) Lettres et mandements de Mgr Regnault.

crypte, qui était devenue un entrepôt loué à bail pour les vins et les fourrages, fut rendue au culte. La grotte des druides fut nettoyée et l'autel antique près duquel les *saints Forts* avaient trouvé le martyre, fut restauré. Une statue en tout semblable à la statue gauloise fut exécutée le plus exactement possible par M. Fontenelle, de Paris. Les souvenirs, les images, les descriptions, servirent beaucoup pour cette reconstitution. Cette statue fut placée à l'endroit même où était celle qu'elle devait remplacer, au-dessus de l'autel de la Crypte dans un ovale surmonté des sept dons du Saint-Esprit, entre deux anges encenseurs. La Vierge, dans un maintien grave et digne de grande reine pensive, assise sur un trône à quatre pieds hauts-montants, très simples, tient sur ses genoux, dans son giron, l'enfant Jésus qui va sourire.

La cérémonie d'inauguration eut lieu en 1857, après huit jours consécutifs d'expiation et de fêtes en l'honneur de la glorieuse Vierge Marie. A cette occasion le vieil édifice revit circuler sous ses voûtes « les flots empressés de visiteurs étonnés et de pèlerins attendris. »

Le 600e anniversaire de la dédicace (1860) donna lieu à de splendides fêtes auxquelles assista un grand concours de peuple.

Au lendemain de nos désastres, en 1873, une foule immense évaluée à 70.000 hommes, conduite par 16 archevêques ou évêques et 3.000 prêtres, se rendit à Chartres pour demander à la Vierge toute puissante de prendre en pitié notre malheureuse patrie qui venait d'être si douloureusement et si cruellement éprouvée.

L'armée s'était fait représenter par une délégation de 150 officiers à cette manifestation nationale que conduisait Mgr Dupanloup, l'éminent évêque d'Orléans « qui n'avait pas baissé sa crosse devant l'épée de Frédéric-Charles. »

En 1876, on fêta magnifiquement le millénaire de la donation du saint Voile par Charles le Chauve, et on peut dire sans exagérer que le pays tout entier prit part à ces solennités. Chaque année, N.-D. de Chartres voit à ses pieds un grand nombre de pèlerins et de touristes de toutes les parties de la France, et les grandes processions des 15 août et 8 septembre sont toujours suivies par des foules pieuses et recueillies.

* * *

Telle est donc, aussi succincte que possible, l'Histoire du Pèlerinage de N.-D. de Chartres.

Quels profonds enseignements ne pouvons-nous pas en tirer?

Après tant de désastres divers, d'incendies, de mises à sac, de pillages, la cathédrale est toujours debout, majestueuse, grandiose et magnifique, abritant sous ses gracieuses ogives N.-D. de Sous-Terre, *Virgini Parituræ*, la Vierge noire du Pilier, et la sainte relique, le *Voile* de la Vierge Marie. La malice des hommes non plus que la fureur des éléments ont été impuissantes à abattre, au moins irrémédiablement, le superbe édifice qui s'est constamment relevé de ses ruines plus beau qu'il n'était,

Ne devons-nous pas voir dans cette survivance, dans cette pérennité, une image de l'Eglise elle-même, gardienne de la doctrine divine, toujours persécutée, mais contre laquelle point ne prévaudront les portes de l'enfer?

Le récit de tant de miracles accomplis par l'intercession de la « bonne Mère », doit augmenter en nos âmes et affermir de façon infrangible notre confiance en Elle et en la Toute-Puissance et la Miséricorde de Dieu.

Tous ces sanctuaires dédiés à la Vierge Marie, si nombreux sur notre terre de France, depuis la statue druidique de Chartres jusqu'à l'*Immaculée Conception* de Lourdes, sont comme autant d'écluses célestes par où s'écoule abondamment l'eau bienfaisante et sanctifiante de la grâce. Que de merveilles s'y sont accomplies! que d'hymnes de reconnaissance! que de *magnificat*! que d'*hosanna*! ont été chantés ou poussés en remerciements des faveurs obtenues! Il faut avoir été témoins de faits analogues — comme nous l'avons été si souvent — pour se faire une idée de l'enthousiasme et de la générosité de la foule.

Ainsi nous avons compris pourquoi et comment Jésus affirme dans son Evangile qu'il y aura plus de joie au ciel pour un pêcheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. En effet, passant du domaine spirituel dans le domaine temporel, ne voyons-nous pas qu'il y a sur la terre plus de joie pour un malade qui guérit que pour quatre-vingt-dix-neuf personnes qui se portent bien?

Souhaitons, en terminant, que notre malheureux pays, qu'un vent satanique pousse de plus en plus aux abîmes de l'indifférence, de l'erreur et de l'impiété se convertisse enfin, lui aussi, qu'il reconnaisse qu'il s'égare, qu'il fait fausse route, et prions pour qu'il revienne à ces vieilles croyances, à ces antiques traditions, qui ont fait sa gloire et son honneur, qu'il voie refleurir partout le culte particulier qu'il avait pour *Notre-Dame*, afin qu'on puisse dire de lui dans l'avenir, ce que l'on disait dans le passé : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ!*

APPENDICE

Le Pèlerinage de N.-D. de Chartres a pour objets principaux deux statues et le Saint-Voile de la Bienheureuse Vierge Marie, dont nous avons parlé.

Les chapelains qui se tiennent en permanence dans la chapelle de N.-D. du Pilier, *bénissent* et *indulgencient* chapelets, médailles, statuettes, chemisettes ; *imposent les scapulaires*; *récitent des évangiles* sur la tête des fidèles; reçoivent les souscriptions pour les *lampes* (un an, 50 francs; un mois, 5 francs; neuf jours, 2 francs); inscrivent les *recommandations* et les demandes de *messes*, de *neuvaines* qui sont faites par les Clercs de N.-D. de Chartres (offrande habituelle facultative, 1 fr. 50 ou 2 francs); *consacrent et vouent* les enfants à Notre-Dame, avec ou sans les couleurs (bleu et blanc) de la Sainte Vierge, pour une ou plusieurs (sept) années. Offrande : 1 franc par an. Ces enfants, au nombre de près de 20 000, portent le cordon, le scapulaire, la médaille de N.-D. de Chartres; ils ont part à des messes et à des prières.

Confrérie des Couronnes. — On s'inscrit dans la confrérie, qui a pour objet l'entretien du sanctuaire de Notre-Dame, et spécialement des lampes qui y brûlent, en donnant neuf sous par an (ou 9 francs à perpétuité). En échange on reçoit un *souvenir* annuel. Les zélateurs forment des couronnes de neuf personnes donnant chacune cette somme.

Archiconfrérie de N.-D. de Sous-Terre. — On est membre de l'Archiconfrérie, et bienfaiteur des Clercs de Notre-Dame, en s'inscrivant dans cette archiconfrérie enrichie d'indulgences, et en donnant 3 francs par an, moyennant quoi on reçoit chaque mois la *Voix de Notre-Dame*, organe du sanctuaire et de l'Œuvre des Clercs.

Œuvre des Clercs de Notre-Dame ou *Maîtrise de Notre-Dame de Chartres.* Cette maîtrise est aussi ancienne que la cathédrale même, puisqu'on suit sa trace dans le passé jusqu'au commencement du XIe siècle.

Un peu éclipsée après la Révolution, elle a repris depuis 1853 une vie et une forme nouvelles. Sans cesser d'être maîtrise, elle est devenue une école cléricale.

Elle accepte depuis lors des enfants de tous pays (de dix ans et demi à douze ans et demi), désireux de devenir prêtres, mais incapables de subvenir aux frais de leur éducation, à condition qu'ils sortent de familles chrétiennes et présentent d'exceptionnelles garanties d'intelligence et de piété.

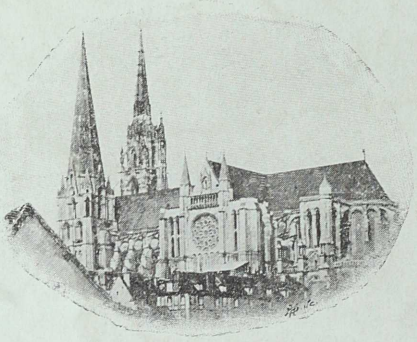
Afin de parachever la vocation ecclésiastique de ces enfants, elle leur fait faire de fortes études secondaires, apprendre le plain-chant, la musique religieuse et les cérémonies liturgiques.

L'Œuvre entretient constamment une trentaine d'enfants au Petit-Séminaire, une trentaine au Grand, indépendamment des quatre-vingts enfants qui font chez elle leurs classes élémentaires. Les résultats obtenus sont admirables : elle a donné cent-cinquante prêtres à l'Eglise et à N.-D. de Chartres.

Pour subvenir à de si grosses dépenses, l'Œuvre n'a que les ressources aléatoires de la charité privée, la générosité et le dévouement des maîtres, le casuel que gagnent les enfants dans les divers offices. Les membres de l'Archiconfrérie viennent aussi au secours des petits Clercs, principalement par leur abonnement à la *Voix de Notre-Dame de Chartres*, revue mensuelle de 24 pages (3 francs par an) devenue hebdomadaire en 1890 par l'adjonction d'un supplément (3 francs par an en plus).

Des personnes reconnaissantes se font représenter auprès de N.-D. de Chartres par un Clerc qu'elles prennent en tout ou en partie à leur charge. Le prix de la pension est de 400 francs par an; 200 francs pour six mois.

On le voit, cette Œuvre est tout entière aux mains de la Providence, qui l'a assistée si visiblement en maintes circonstances qu'elle se proclame elle-même avec fierté : Le miracle perpétuel de Notre-Dame de Chartres (1).

(1) Ces renseignements sont extraits du Guide Chartrain, de M. l'abbé A. Clerval. Pour plus amples informations, écrire à M. le Supérieur des Clercs de Notre-Dame, à Chartres (Eure-et-Loir).

Fini d'imprimer le 5 Août 1910, Fête de N.-D. des Neiges,
par
A. Arnaud, 34, rue Sainte-Colombe, Bordeaux.